

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



LE BARON HOUTART

MINISTRE DES FINANCES

Ce numéro se compose de 32 pages



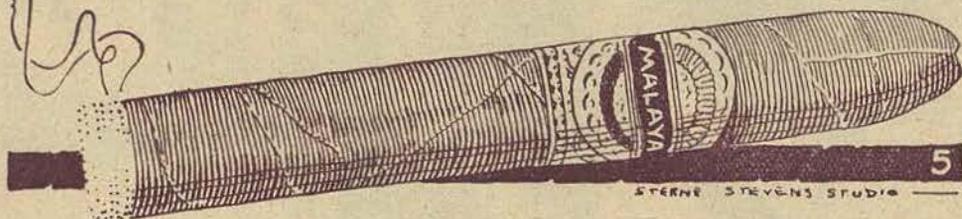
APRES LE TUMULTE..

Près de la lampe, laissez-vous
choir dans ce fauteuil profond.
Les pieds sur un haut tabouret.
Là!... Très bien. Maintenant, dé-
gustez sans hâte votre Malaya.
A petits coups. Laissez-votre
palais s'imprégner de sa saveur
délicate. Recueillez-vous. Pour
dissiper les graves soucis du
jour, rien ne vaut un cigare léger.

CIGARES MALAYA

MODULE CORONITAS - 1,25

Vander Elst



STERNE STEVENS STUDIO

5

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET
 ADMINISTRATEUR Albert Collin

ADMINISTRATION 4, rue de Berlainmont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones N° 165,47 et 165,48
	Belgique	42.50	21.50	11.00	
	Congo et Etranger	55.00	28.50	16.50	

Le Baron HOUTART

La politique extérieure de l'Angleterre est toujours égoïste, quelquefois perfide, mais le Foreign Office a l'art de faire faire toutes les sales besognes de sa diplomatie par de si parfaits gentlemen qu'il arrive toujours à sauver la face et à passer pour un modèle de correction. Il semble que le gouvernement belge ait suivi son exemple en chargeant le baron Houtart du portefeuille des finances, au moment où les boulettes qu'il avait commises allaient l'obliger à pratiquer la fiscalité la plus excessive et la plus tyrannique; il a pris un gentilhomme pour faire une besogne de gabelou.

Si l'Histoire était juste, elle serait singulièrement dure pour les divers personnages politiques qui se sont succédé au pouvoir depuis la paix. Le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'ils ont manqué de clairvoyance, et leur seule excuse c'est qu'on n'a pas fait beaucoup mieux dans les autres pays, ou qu'ils ont obéi en somme à la folie collective qui avait saisi les peuples victorieux; piètre excuse pour des hommes d'Etat. Que voulez-vous? Il s'agissait de plaire à tout le monde et jamais on n'a vu pareil électoralisme. Les anciens combattants voulaient des pensions: qu'on leur donne des pensions; le Boche paiera. Les sinistrés voulaient qu'on reconstruise leur maison: qu'on leur fasse un château à la place de leur baraque; le Boche paiera. Tout le monde voulait des places dans les administrations: on en créa; le Boche paiera. Les ouvriers voulaient des augmentations de salaire: qu'on les leur donne; le Boche paiera...

Tous ces bons conservateurs de droite et de gauche, froussards comme tous les conservateurs, étaient d'ailleurs obsédés par la vision millerandaise du bolchéviste le couteau entre les dents.

Seulement, le Boche n'a pas payé, ou, du moins, n'a pas payé ce qu'il devait, si bien que l'Etat belge

s'est trouvé bientôt endetté jusqu'à la gauche. Sous le gouvernement du triple comte Pouillet, cela prit des proportions catastrophiques et au lendemain de l'échec de la stabilisation Janssen on se trouva à la veille de la banqueroute. La monnaie, la confiance, le crédit, tout f... le camp.

Il s'agissait d'abord de rassurer le public, car l'étiquette démocratique du gouvernement ne rassurait même plus les socialistes. C'est alors qu'on mit aux finances Francqui, destiné à donner confiance aux financiers nationaux et internationaux, et Houtart préposé à la tâche de rassurer les honnêtes gens et, subsidiairement, de faire suer le contribuable à l'usage duquel M. Theunis avait fabriqué une tondeuse de choix perfectionnée.

Le choix était excellent, car le baron Houtart est tellement gentleman que jamais, le vit-on dresser procès-verbal au citoyen coupable d'avoir bu une goutte, on ne le prendrait pour un gabelou. Il est non seulement gentleman mais gentilhomme. Ce n'est pas qu'il remonte aux Croisades — sauf la famille du Boulevard, quelle est donc la famille belge qui remonte aux Croisades? — mais il descend d'un gentilhomme verrier qui fonda une importante industrie dans le Tournaisis à l'époque de Marie-Thérèse. Par sa mère, née de la Vigne, d'une très ancienne famille de Tournai, il est l'arrière-petit-fils de Barthélemy Dumortier et le petit-neveu du général comte Goblet d'Alviella. Il appartient donc à cette aristocratie d'origine industrielle, légiste, mais essentiellement bourgeoise, de grande bourgeoisie qui a, en somme, fondé la Belgique. Il en a la dignité un peu distante, les manières cordiales et les préjugés. Avec cela, il est homme de finances, mais de finances traditionnelles et nationales; il fait penser plutôt à Ouvrard ou à Laffite qu'à Loewenstein ou à Finaly. Et, comme tous les financiers et les gen-

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres
LE PLUS GRAND CHOIX
Sturbelle & Cie
 Colliers, Perles, Brillants
 PRIX AVANTAGEUX
 18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

S^{TÉ} A^{ME} EMAILLERIES DE KOEKELBERG

13, RUE DE LA MADELEINE BRUXELLES

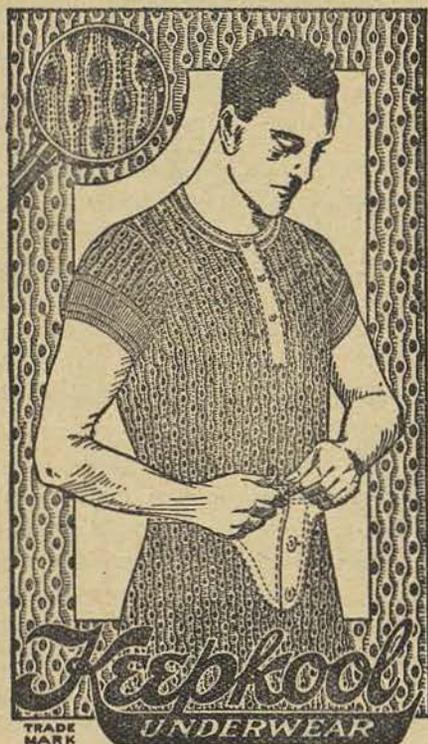
PLAQUES EMAILLÉES

DURABLES

INALTÉRABLES

MINIMUM DE TAXES

TOUS PROJETS GRATUITS



SOUS-VÊTEMENT IDÉAL POUR L'ÉTÉ
ET POUR ÉQUIPEMENT COLONIAL

EXTRA SOLIDE - TRÈS LÉGER

En vente dans toutes les bonnes CHAUSSEUSES et BONNETERIES
Pour le gros : W.-J. COSTER & Co, 217, rue Royale, BRUXELLES

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Teleph. 644,47

BRUXELLES

FRUIT LAXATIF
CONTRE

CONSTIPATION

Embarras gastrique et intestinal

TAMAR INDIEN GRILLON

13, Rue Pavée, Paris

Toutes pharmacies (R. C. Seine 76.833)

MAISON SUISSE

HORLOGERIE
JOAILLERIE

Jean Missigen

BIJOUTERIE
ORFÈVRE



Montres suisses de haute précision
Modèles exclusifs. articles sur commande
Grand choix d'articles pour cadeaux

63 Rue Marche aux Poulets, 1 Rue du Tabora - Bruxelles

L'HOTEL METROPOLE

LE CENTRE LE PLUS ACTIF DU PAYS

LE LIEU DE RENDEZ-VOUS DES PERSONNALITÉS LES PLUS MARQUANTES

DE LA DIPLOMATIE

DE LA POLITIQUE

DES ARTS ET

DE L'INDUSTRIE

hommes qui se respectent, il a son violon d'Ingres, un violon d'Ingres tout à fait aristocratique: Histoire. Membre du Conseil héraldique, il est l'auteur d'un grand nombre de mémoires d'une rédaction élégante et sûre et d'un gros volume sur les Tournaisiens pendant la guerre de Cent ans. Aussi, lors d'un des premiers dîners du Comité France-Belgique, eut-il l'idée charmante, lorsqu'il prit la parole, de placer l'amitié franco-belge sous l'invocation de Jeanne d'Arc, en rappelant les relations légendaires de la bonne Lorraine et de la ville des chonq clotiers. Son toast eut le succès de la journée. Il était élégant, cordial, aimable et il contenait quelque chose. Le baron avait su y faire intervenir Jeanne d'Arc et la surtaxe d'entrepôt, le libre-échange et le maréchal Foch. Il disait légèrement les choses sérieuses et gravement les choses légères. « Quel est donc ce député belge qui a tant de tact et d'esprit ? », demandaient les convives français à leurs voisins belges. Et ceux-ci répondaient: « C'est le baron Houtart: il paraît que c'est un type très bien. »

???

Car, avant la guerre et au lendemain de la guerre, le baron Houtart, célèbre dans son arrondissement, était à peu près ignoré, non seulement à Paris et à Genève, mais même à Bruxelles. « Il paraît que c'est un type très bien », disait-on. Et c'était tout. Et le fait est que le baron Houtart s'était laissé porter à la politique plutôt qu'il n'avait été porté par elle. Quand on appartient à cette classe, à ce rang, quand on possède cette fortune, il est bien difficile dans notre pays de ne pas faire de la politique. Comme depuis sa naissance on est classé dans un parti, c'est presque une trahison, lorsqu'on possède une certaine surface sociale, que de ne pas figurer dans les cadres de ce parti. Catholique de conviction et de tradition, le baron Houtart fut donc député de son arrondissement en 1919, et dès le premier instant on parla d'en faire un ministre. C'était le moment où les compétences étaient encore à la mode; Houtart était une compétence financière. De plus, il passait pour avoir une forte culture historique et littéraire, il savait discourir. Aussi, chaque fois que Theunis parlait de s'en aller, mettait-on en avant le nom d'Houtart. Seulement, Houtart ne voulait rien savoir. Il avait ses affaires, ses devoirs de famille, ses études... Et puis, la politique le dégoûtait. Tout cela était sincère, du moins dans la mesure où les résistances aux appels de l'ambition sont normales chez un homme normalement constitué, c'est-à-dire qui n'est ni un sage, ni un saint. Le fait est qu'il fallut la grande crise de l'an dernier pour décider notre baron à sortir de sa demi-retraite. C'est vraiment par devoir social qu'il s'est laissé embarquer dans la galère du gouvernement Jaspar. Aussi convaincu que Neuray lui-même de la nécessité d'une politique nationale, il a considéré que du mo-

ment où, pour la réaliser, on faisait appel à lui, il ne pouvait pas se dérober.

Et il eut d'autant plus de mérite à ne pas se refuser à la tâche qu'on lui confiait qu'on commença par exiger de lui certains sacrifices d'orgueil, sinon de vanité, qui durent lui être assez sensibles. Il était ministre des finances, mais avec un coadjuteur qui était son véritable chef. Tant que Francqui fut ministre, ministre du trésor, Houtart fut relégué au second plan. Personne ne parlait de lui, alors que tout un chacun célébrait les mérites de Francqui, l'imagination de Francqui, la fortune de Francqui, la carrure de Francqui, le belga de Francqui. Il avait l'air d'avoir tout à fait disparu sous les basques du grand homme; tout au plus remplissait-il le rôle du régisseur parlant au public. Francqui pensait, Francqui imaginait, Francqui voulait: Houtart communiquait parfois aux députés ce que le demi-dieu consentait à laisser entrevoir de sa volonté suprême.

Heureusement, notre baron avait déjà été initié à ce genre de travail. En 1924, il avait fait partie avec Francqui de la Commission Dawes. Et naturellement tout en fournissant un travail très utile, il avait été complètement étouffé par la forte personnalité du premier délégué belge: le baron Houtart était banquier à Tournai, Francqui est un homme d'affaires planétaire.

???

A ce propos, un trait qui peint bien les deux hommes: quand la Commission Dawes commença ses travaux, Francqui alla s'installer à Paris et, sachant comment se traitent les grandes affaires, ne regarda pas à la dépense, faisant savoir d'ailleurs qu'il entendait la supporter personnellement. Le baron Houtart, lui, fit un compte scrupuleux de ses frais, mais si modérément que ce fut une véritable leçon pour tous les palabreurs internationaux qui

Pour les bas de soie.

Les bas de soie s'abîment rapidement si pour leur lavage vous n'avez soin d'employer un savon bien approprié. Conservez leur fraîcheur et leur brillant en les lavant au



BOUCHARD Père et Fils

Château de Beaune - Bordeaux - Reims

MAISON FONDÉE EN 1731

Les Grèves *Enfant-Jésus*
Le Corton *Bouchard Blanc*Beaune, Volnay, Montrachet
Fleurie, Pommard, Corton

Dépôt à Bruxelles, 50, rue de la Régence. Téléphone 173.70

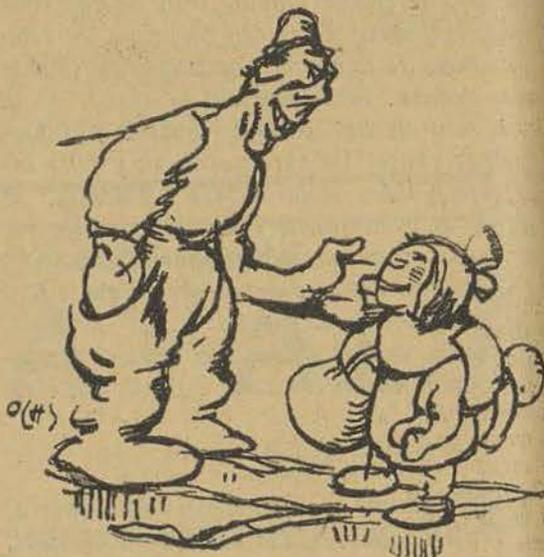
depuis dix ans ont trouvé moyen de vivre aux frais de la princesse.

Toujours est-il que quand il devint ministre sous Francqui, Houtart était habitué à travailler avec ce potentat. C'est pourquoi tout alla bien pendant la période difficile de la stabilisation. On a pu dire sans trop d'exagération qu'Houtart et Francqui, c'étaient deux têtes sous un même bonnet, et le fait est que maintenant qu'une des têtes, la plus grosse, a disparu, le bonnet est encore très bien porté.

Depuis que Francqui, son œuvre faite, et bien faite, est retourné à sa banque, à ses conseils d'administration, Houtart est resté seul ministre des finances, on s'est aperçu que ce gentilhomme courtois avait une volonté réfléchie, patiente, mais très tenace, qu'il savait très bien défendre sa caisse contre les appétits de certains de ses collègues et qu'il savait fort bien la remplir. Que c'était un vrai ministre.

Mais son plus grand mérite, c'est toujours et avant tout cette courtoisie de gentilhomme qui forme le fond de sa légende. Il est l'homme qui sait plumer la poule sans la faire crier. Celui qui peut dire avec une bonne grâce charmante qu'il ne faut pas « tracter le contribuable », de sorte que le contribuable est toujours persuadé de la bonne volonté ministérielle. En attendant, les agents de M. Clavier ranconnent le citoyen avec un zèle que leur auraient envié les plus célèbres maltôtiers de l'Histoire; ils épluchent les livres, fouillent dans les coffres-forts, provoquent les dénonciations, inventent des rappels d'impôts et interprètent la loi avec une âpreté de grippe-sou, nous imposant sans protestation possible une inquisition fiscale comme il n'en existe pratiquement dans aucun pays du monde. Mais M. Houtart n'y est pour rien. Ce sont les agents de M. Clavier. M. Clavier est payé pour endosser l'impopularité qui logiquement devrait retomber sur le patron. Les impôts, Houtart régnant sur les finances, sont perçus avec une rudesse et une âpreté qu'on n'avait jamais connues en Belgique. Ce n'est pas de sa faute. Comment douterait-on de la bonne volonté d'un pareil gentilhomme? C'est la faute à Clavier, vous dit-on. Raca sur ce Clavier; los à Houtart! Clavier, c'est le fiscal, le gabelou en chef; Houtart, c'est le grand argentier national qui ne nous dépouille que parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement et, en somme, pour notre bien... C'est une illusion, dites-vous. Peut-être bien, mais tout l'art de la politique n'est-il pas de créer des illusions?

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Le Petit Pain du Jeudi

A M. BORMS, en prison

Il nous paraît, Monsieur, que l'amnistie est compromise et que vous voilà, pour un certain temps encore, sous verrous. Vous devez en accuser d'abord vos amis, qui ne paraissent faire assez bon marché de votre personne et de sa liberté, par les propos qu'ils tiennent et qui étalent de nature à empêcher un gouvernement, quel qu'il soit, aussi ahuri et aussi flasque que le nôtre (quand il s'agit bien entendu, de taper sur un autre que sur l'homme contribuable), de vous rendre à votre belle activité. Il est bien entendu que si on vous sortait de prison, c'est pour que vous puissiez faire du tapage et contribuer dans la mesure de vos pouvoirs, à ruiner la Belgique. Vous repreniez, en somme, la tâche qu'un fâcheux antistice de novembre 1918 avait interrompue et vous vous évertuiez à joindre à la Germanie ce petit pays récalcitrant. On expulserait d'ici ceux qui n'ont pas une adoration suffisante de la culture boche et vous seriez, costume de paillasson, un président de la république belge annexée à l'empire allemand, qui ne tardera pas à se constituer. Vous marqueriez, de temps en temps, votre subordination au kaiser, par quelque geste décisif, allant, par exemple, lui cirer les bottes à Berlin, à quoi on vous verserait un bock à la cuisine pour vous mercier et on vous renverrait à vos travaux. Ce programme ayant été énoncé trop clairement, un gouvernement belge redonne un tour, au moins provisoire, clef, à votre cachot.

Si vous êtes — car, après tout, sait-on jamais! — l'idéaliste admirable qu'on nous a dépeint et que quelques hommes politiques ne veulent pas se refuser à en vous, vous ne vous plaindrez pas. C'est avec une profonde et concentrée que vous vous trouvez verrouillé à nouveau. Vous sentez autour de votre crâne s'élargir flamber davantage l'auréole du martyr. Que vous êtes heureux! Ah! Monsieur, quelle yeine est la vôtre! A

vos amis, ceux dont les intempérances de langage refoulent sur votre paille humide et s'ils sont, eux aussi, de grands idéalistes, se fichent parfaitement de votre confort et de votre liberté. La cause, la sainte cause était tout !... Il faut que vous pourriez sur cette paille humide pour que, de vos résidus sur lesquels viendra crier mouette, glorieux oiseau stercoraire, sorte et germe la liberté de la pauvre Flandre opprimée. Tout cela est très beau, et voilà de grands sujets de tableaux, de poèmes et de chants lyriques.

Pour nous, qui ne sommes pas des idéalistes à votre égard, c'est toujours avec une mélancolie, quelle qu'elle soit, que nous apprenons qu'un homme est en prison ou bien qu'on l'y refourre après qu'il avait cru qu'on allait le laisser sortir. Il nous faut nous raisonner, invoquer l'intérêt général et, même, nous talonner pour nous faire croire à la justice des hommes, pour que nous admettions les sacrifices. C'est un luxe que peuvent se permettre les gens qui ne sont rien du tout, d'être bons, d'une bonté un peu molle, dédaigneuse aussi. Aussi, nous est-il permis d'esquisser un système qui laisserait notre indulgence maladroite s'exercer sans compromettre l'avenir, l'unité et l'indépendance de ce pays auquel nous tenons pour des raisons que nous n'avons pas besoin de vous expliquer. De quoi s'agit-il ? pour parler comme Foch. D'empêcher qu'on ne détruise la Belgique. Vous-même, là-dedans, vous êtes qu'un pion quelconque de plus ou moins d'importance sur un échiquier social, patriotique et diplomatique. Or, il nous revient que vous émargiez au budget allemand de la guerre — budget allemand, bien entendu, alimenté par l'argent des pauvres Belges — et comme président du Raad van Vlaanderen, pour une somme de quarante-deux mille six cents francs (francs or), ce qui équivaut à trois cent mille francs d'aujourd'hui. Peste ! Monsieur, vous aviez là une jolie situation et vous pouviez faire de l'évangélisme tant et plus et pratiquer les vertus flamingantes les plus intensives, si tant il est vrai que la pratique de la vertu suppose une honnête aisance et même une aisance qui ne soit pas très honnête. Vos concitoyens, même flamingants, se sont-ils bien rendu compte du poste tout en or qui était le vôtre ? A la lueur de votre fortune, ils auraient certainement mieux vu votre figure, mieux scruté vos traits et compris votre action. On les dit encore abusés, quelques-uns au moins, par compassion et parce que vous êtes en prison. Nous estimons qu'on pourrait peut-être tout arranger en vous sortant de votre geôle, avec quelque solennité, au son des cloches, au cri des « bazuyen » et en vous intronisant quelque part comme chef de l'Etat flamingant honoraire, tout au moins, provisoirement ; mais en vous allouant, à vous et à vos illustres collègues, des traitements de trois cent mille francs et plus (car il y aurait eu péréquation) aux frais, bien entendu, de la bonne Flandre.

Le malheur des temps ne permettant pas de vous laisser exercer le pouvoir, vous n'auriez, pour le moment, que les honneurs et les avantages matériels de votre admirable situation. Vous prononcerez, tous les dix-huit jours, un discours sur la misère des Flamands, l'état d'oppression où ils sont réduits par l'infâme Belgique et, entretemps, vous mangeriez et vous boiriez, si on peut dire, vos trois cent mille francs (péréquats) dans un ma-

gnifique décor gastronomique, avec des bouteilles de bourgogne (à bas la France !) couchées dans des petits paniers, sur une table chargée de cristaux. Vous vous en fourreriez jusque-là, et de somptueux ruisseaux d'une sauce magnifique dégoulineraient dans votre barbe fauve. Vous plaindriez-vous, si idéaliste que vous soyez, d'un régime qui, finalement, vous permettrait d'exercer votre apostolat et de vous montrer en belle vue à vos concitoyens et sujets ? D'un autre côté, vos partisans eux-mêmes, regrettant que l'auréole du martyr s'atténue autour de votre crâne, pourraient-ils se plaindre que le destin vous devint brusquement si propice ? Certes, il est, en Belgique, parmi les mutilés, les victimes de la guerre, des gens qui n'ont pas rapporté de leurs mésaventures un caractère calme et qui ronchonneraient à l'idée de vos avantages. Ces avantages, ils les considéreraient peut-être avec plus de flegme s'ils se rendaient bien compte de l'effet produit.

Voici donc, Monsieur, ce que nous proposerions, pour notre part : Votre liberté, votre nourriture ensuite aux frais de la Flandre ou, sinon de la Flandre — car, enfin, on ne peut pas contraindre tous les Flamands qui sont Belges à se dépouiller pour vous — aux frais de vos vrais partisans, et votre exaltation au pinacle devant tous. Pour nous, il ne nous déplairait pas, allant à pied, de croiser de temps en temps votre carrosse ; notre philosophie nous permettrait de nous accommoder de ce spectacle.

Pourquoi Pas ?



Le Parlement et l'Opinion

L'opinion nationale française et l'opinion internationale sont enchantées de M. Poincaré et de son gouvernement. Tout le monde s'accorde à dire que le redressement financier qu'il a opéré est merveilleux. Il donne confiance ; il ne fait pas l'effet d'un réactionnaire et les communistes ont beau crier comme jadis : « Poincaré-la-Guerre ! », ça ne prend plus. Bref, depuis les beaux jours éphémères de Clemenceau, aucun homme d'Etat n'a joui d'un pareil prestige. Cependant, si vous fréquentez la salle des Pas-Perdus du Palais Bourbon, vous sauriez que le ministère Poincaré a du plomb dans l'aile et qu'il suffirait du moindre incident pour le renverser !

Pourquoi ?

Au fond, tout simplement parce qu'on l'a assez vu.

CASINO
Opéras — Ballets — Comédies
Reynaldo Hahn, directeur de la musique
Fêtes splendides aux ambassadeurs
BILLY ARNOLD
le meilleur orchestre de danse
et trois autres orchestres

De Pâques à fin septembre
“ DEAUVILLE ”
“ La plage fleurie ”
196 km. de Paris — Route autodrome. — 4 rapides par jour.
1 Pullman en juillet, août et septembre.
Pour les hôtels, s'adresser 73, rue d'Anjou, PARIS.
Gutenberg 00.02 & 00.03 et autres renseignements au
SYNDICAT D'INITIATIVE DEAUVILLE

NORMANDY ET ROYAL HOTELS
900 chambres, salle de bains et téléphone
LA POTINIÈRE
LES BAINS POMPÉIENS
TENNIS, POLO, GOLF, REGATES
COURSES 28 réunions.
4,000,000 de francs de prix.

Quand il a pris le pouvoir, on s'en souvient, la situation financière paraissait désespérée. « La banqueroute, la hideuse banqueroute, était à nos portes », comme disait l'autre. Il parut et tout à coup le ciel se rasséréna. Ce diable d'homme qui ne passe pas pour un financier de premier ordre aux yeux des techniciens, inspire confiance aux capitaux grands et petits. On ne sait pas trop pourquoi, mais le fait est là.

De toutes façons, que ce soit grâce à son génie ou à son manque de génie, il a rétabli le crédit de la France et l'opinion courante lui en sait gré. La Chambre lui en a su gré un moment, mais, aussitôt le danger passé, elle l'a complètement oublié et elle ne songe plus qu'à le remplacer. Ce serait déjà fait si elle savait par qui le remplacer. Et une fois de plus on s'aperçoit que le Parlement représente très mal l'opinion. Mais qui, mais quoi représentera jamais cette chose changeante, incertaine et inconsistante qu'est l'opinion ?

LONA, 17a, Avenue de la Toison-d'Or, ses robes, ses manteaux, sa lingerie, ses frivolités, ses éventails...

Vraiment

merveilleuse, la machine à écrire « Demontable », 6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

Querelles intestines

Autres raisons pour lesquelles ce ministère français d'apparence si solide est peut-être près de sa chute : les ministres ne sont d'accord entre eux sur presque rien. Le danger commun, le danger financier que court l'Etat, les tenait unis ; la sécurité présente les trouve divisés. De là cette attitude contradictoire et changeante que ce ministère adopte devant tant de questions. Il menace les communistes, mais il n'ose pas agir contre eux. Il prêche à Genève l'abaissement des barrières économiques et il propose à la Chambre un tarif douanier qui est une véritable muraille de Chine. Il proclame bien haut la nécessité de défendre l'Etat contre la propagande révolutionnaire, mais il laisse les municipalités communistes organiser la propagande soviétique à l'école. Quant à M. Poincaré lui-même, il travaille, il travaille et il plane loin de ce qu'il appelle des intrigues de couloirs. On dirait qu'il ne veut pas voir les pièges qu'on lui tend de toute part.

« Singulier personnage, nous disait l'autre jour un des philosophes de la salle des Pas-Perdus. Il a toutes les qualités qu'il faut pour faire un grand homme d'Etat, sauf une : le courage du risque. Dans un vrai grand politique, un Talleyrand, un Napoléon, un Disraeli, un Bismarck, il y a toujours un joueur ; Poincaré ne doit même pas jouer au bridge. Il ne veut jamais rien perdre de ce qu'il gagne et il songe toujours à sa situation personnelle. C'est pourquoi, au moment suprême, il manque toujours de décision. Lors de l'abandon de la résistance passive, il a tenu l'Allemagne à ses pieds, tout comme Clemenceau en 1918. Qu'a-t-il fait de sa victoire ? Au commencement de cette année 1927, il avait sous son talon tous les hommes de ce cartel qui le détestent et le méprisent : il n'a cherché qu'à gagner leur programme. C'est l'homme qui hésite toujours à sauter le pas décisif, c'est le monsieur qui « fait flanelle »...

Excusons-nous de répéter ce mot d'un argot que ne comprendra pas M. Plissart, mais qui trouve fort bien sa place dans le jargon de ces hommes mal élevés que sont les politiciens...

Les mutilés belges à Paris

Les grands mutilés belges sont allés faire une visite à Paris, conduits par le colonel Wahis, grand mutilé lui-même, et l'un des officiers les plus distingués de notre armée, et de M. Reisdorff, président de la Fédération. Réception magnifique.

Il y eut déjà, naguère, une réception des mutilés belges à Paris, mais elle fut assez ratée : le gouvernement français était distrait à ce moment-là. Il a tenu à réparer les choses. M. Louis Marin qui, en sa qualité de ministre des pensions, a présidé à la réception et à toutes les cérémonies, est d'ailleurs un ancien ami de la Belgique. Il est le véritable fondateur de ce comité France-Belgique qui, malheureusement, n'a plus qu'une activité réduite à cause du prix du coupon de chemin de fer et des exigences des bistros de luxe ou de demi-luxe. En 1916, au plus fort de la guerre, il fut des premiers à exalter l'effort belge dans une conférence à la Sorbonne et à réclamer pour notre pays toutes les réparations et toutes les compensations auxquelles il avait droit. Il a reçu nos mutilés avec une chaleur de cœur, une simplicité de manières, une générosité qui leur a été au cœur. Grâce à lui, cette réception des mutilés a été une excellente et touchante manifestation d'amitié franco-belge.

Peau-d'Ane

Faut-il être pauvre et transi
Pour devoir s'habiller ainsi !
Ne pourriez-vous, diable me damne,
Nous faire habiller donc Peau-d'Ane,
Avec vingt mois de bon crédit,
Place Rouppe, près du Midi ?

ETOILE BLEUE.

Fiançailles au guichet

Les journaux parisiens racontent, avec force détails, l'aventure arrivée à Mlle B..., distributrice de billets à la station du Métro-Hôpital qui avait entendu, un beau matin, un inconnu d'allures distinguées lui demander sa main au guichet.

L'amoureux, frappé du coup de foudre, se disait ingénieur. La jeune fille, naïve, se fiança ; le pseudo-ingénieur lui emprunta 6,000 francs et disparut.

Si Mlle B... avait lu les recueils de contes d'Alphonse Allais, cette mésaventure ne lui serait pas arrivée. Elle aurait, en effet, appris l'histoire d'un artiste peintre timide qui, devenu brusquement et éperdument amoureux d'une employée du télégraphe d'Asnières, avait trouvé un moyen ingénieux de lui déclarer sa passion : il lui avait passé un télégramme à expédier à un de ses amis, télégramme portant ces mots : « J'aime à en mourir l'employée du bureau du télégraphe d'Asnières et j'ai l'honneur de lui offrir de l'épouser ». La buraliste déchiffra sans broncher le télégramme et déclara : « C'est deux francs soixante-quinze ! » Le peintre, de plus en plus ému, n'avait pas de monnaie sur lui ; il tira son portefeuille, y prit un billet de mille francs.

L'adorée, de plus en plus maîtresse d'elle-même, prononça ces simples mots :

— Faut-il rendre la monnaie ?

Si Mlle B... avait agi ainsi avec son pseudo-ingénieur elle n'aurait pas écopé de six mille balles...

Pourquoi acheter une 4 cylindres déjà démodée quand ESSEX vous offre sa Nouvelle Super Six à un prix aussi raisonnable.

PILETTE, 15, rue Veidt, Bruxelles

Les belles devises

Devise d'une danseuse exotique :

« Je suis venue. Ils m'ont vue. Quel dommage que je n'aie pas vaincu ! »

E. GODDEFROY, le seul détective en Belgique qui est ex-officier judiciaire et expert officiel des Parquets. Dix-huit années d'expérience.

44, rue Vanden Bogaerde. — Téléphone : 60.78

La silhouette masculine

Le tailleur Antoine Lindebrings (anc. Maison Navir) réussit admirablement à prix abordable.

L'homme néfaste

C'est ainsi qu'on appelait jadis M. Woeste, qui, étant maintenant entré dans l'Histoire, n'a plus droit qu'à toutes les révérences. Mais il a un indigne successeur en ce que nous oserons appeler la « néfastitude » : c'est M. Aloys Vande Vyvere. Certes, M. Vande Vyvere n'a rien de la raideur un peu acide de M. Woeste. C'est, au contraire, un petit homme rondouillard et souriant. Il a l'aspect sympathique de ces gens dont on dit, sur la foi de leur physique : « C'est un si brave homme ! », sans savoir ce qu'ils ont fait pour mériter cette épithète. De plus, il sait le grec... « Ah ! pour l'amour du grec !... » Il paraît qu'un homme politique qui a quelque teinture des humanités classiques, c'est un produit tout à fait rare. Mais ce brave homme qui sait le grec est le monsieur qui, en 1918, nous a collé pour huit milliards de mark-papier, afin de complaire à ses électeurs ; c'est celui qui, en 1916, a repoussé dédaigneusement l'union économique très avantageuse que nous offrait la France ; c'est celui qui, hier encore, faisant preuve d'un flair politique vraiment extraordinaire, allait répétant dans les couloirs du parlement : « J'ai bien peur que notre accord défensif avec la France ne nous attire la méfiance de l'Angleterre ! » Huit jours après, c'était le voyage de M. Doumergue à Londres, affirmation éclatante du resserrement de l'Entente cordiale. En somme, le grand homme de Thielt n'a jamais fait que des bêtises.

LA PANNE S/MER. Continental Palace. Concessionnaire du Restaurant, Grand Hôtel Osborn, Ostende.

Construction d'usines

J. Tytgat, ing^r, Av. des Moines, 2, Gand. T. A. 3523

La stabilisation

Le ministère d'union nationale, présidé par M. Poincaré, semble donc avoir du plomb dans l'aile. L'approche de l'échéance électorale a rendu force et vigueur aux cartellistes impénitents qui rêvent de profiter de l'assainissement des finances de la France pour recommencer leur politique de gaspillage.

Des gens qui seraient enchantés de voir dégringoler la nouvelle idole politique et financière de nos voisins, ce sont les stabilisateurs de chez nous. Ils ont été fort ennuyés de voir le franc français remonter sans aucune des mesures extraordinaires imaginées par le génie de M. Francqui et sans qu'il ait fallu contracter un onéreux emprunt étranger — et aussi sans qu'il se soit produit aucune des catastrophes qui devaient, d'après eux, résulter de la revalorisation.

Ils se disent aussi qu'on finira bien par s'apercevoir que leur heureuse stabilisation n'est qu'un trompe-l'œil :

elle ne s'applique pas à une véritable monnaie, mais à des chiffons de papier auxquels on prétend donner une valeur qui ne repose sur rien de réel.

Les économistes proclamaient, avant la guerre, que le billet de banque n'est qu'une monnaie auxiliaire qui n'a de valeur que par la facilité qu'on a de l'échanger, quand on le veut, contre la monnaie d'or ou d'argent. C'est ce qu'on s'obstine à ne pas vouloir rétablir : on reconstitue bien, à la Banque Nationale, une encaisse métallique, mais c'est surtout de l'or en lingots qui doit rester dormir d'un profond sommeil dans les caves de l'établissement et ne pourront être utilisés pour l'échange des billets ; on a bien rétabli la convertibilité — le joli mot ! — du billet de banque, mais c'est par l'échange d'un papier contre un autre papier ; on peut convertir ses francs ou ses belgas en dollars ou en livres sterling, ce qui fait que si notre papier monnaie est stabilisé vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Amérique, il ne l'est pas vis-à-vis de la France, ce qui serait bien plus important.

La seule monnaie réellement stable, c'est la monnaie métallique que tous nos gouvernements successifs se sont acharnés à proscrire ; tous ces financiers préfèrent le régime du papier-monnaie, qui leur procure, à chaque occasion, de plantureux bénéfices — aux dépens du public et des contribuables.

FROUTE, art floral, 20, rue des Colonies. Fleurs et corbeilles pour toutes circonstances. Livraison immédiate.

METHUSALEM, VIEUX SCHIEDAM

Les militaires communistes

Une mutinerie, fomentée par des tracts communistes, vient de se produire dans une caserne, à Bourges. Les poilus protestaient contre la qualité des haricots. Le fait s'est déjà produit en France et se produira sans doute encore, hélas !

Mais il n'en va pas de même en Russie, à Moscou, par exemple, quand les soldats de l'U.R.S.S. ont à se plaindre de la fraîcheur des œufs d'esturgeon qui font leur ordinaire ; un coup de téléphone au commissaire du peuple pour les armées : l'homme est bientôt là.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — Il y a ça. — Ah ! il n'y a que ça ? Nous allons arranger ça...

Et, de fait, c'est vite arrangé. Le cuisinier coupable est envoyé en Sibérie, dans les lignes russo-chinoises, s'initier à la préparation des nids d'hirondelles. Les rouspéteurs, s'il en reste, sont mis en boîte, et le lendemain, l'ordinaire est devenu extraordinairement bon.

Quant aux journaux qui voudraient s'occuper de la chose, ils reçoivent, n'en doutez pas, une portion de ce voir beaucoup plus frais que du temps des tzars.

Et voilà la différence, tout à l'avantage des premières qui existe entre les armées communistes et bourgeoises.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, choucroute, Munich et petits plats froids.

Le russe par dictaphone

Le gouvernement belge a fait une commande de dictaphones destinés à remplacer les professeurs de langues.

Une méthode qui supprime net tout le personnel enseignant et qui fera faire des centaines de millions d'économies sur le budget de l'instruction publique. On se demande partout à qui pourrait bien être réservé le dictaphone qui enseigne le russe en trente leçons. Le russe n'est pas encore inscrit dans les programmes de l'enseignement

public. Il le sera, évidemment, quand M. Jacquemotte aura remplacé M. Camille Huysmans. Et c'est peut-être pour parer au coup que notre Kamiel national, qui prétend avoir les plus grandes dispositions pour les langues, se dispose à apprendre le russe.

LA PANNE et les plages du Sud-Ouest. Dem. broch. et liste Hôtels à l'Association régionale des Hôteliers, LA PANNE.

PORTOS « SELEÇAO »

Ils remontent loin

On s'étonne, au Salon de l'Art contemporain d'Anvers, de ne point trouver de fauves. Ils étaient invités cependant. Seulement, comme ils réclamaient la part du lion, et qui, pour des fauves, est assez naturel, et comme on ne voulait pas leur donner cette part, ils se sont retirés avec éclat.

Ce petit incident consacre définitivement le naufrage de Neuf. M. Gustave van de Woestyne, naguère proclamé maître, le chef du groupe, est aujourd'hui traité de vieille perruque, de passéiste, de barbouilleur et de bourgeois. C'est que M. van de Woestyne s'est arrêté, dans son évolution à rebours, à l'art byzantin. Les autres ont rétrogradé jusqu'au delà de l'art nègre. Mais après s'être arrêtés un instant à l'enfance de l'humanité, ils ont trouvé que ce n'était pas encore suffisant. Ils sont remontés à l'œuf, parfaitement ! et c'est ainsi que le record actuel est détenu par un jeune homme qui représente les maternités sous les espèces d'un combat d'ovules et de spermatozoaires devant lequel resterait pantois. Marius lui-même, nous savez, Marius, qui se souvenait de certains détails avant sa naissance, quand il se trouvait dans un endroit de la décence et M. Plissart nous interdisent de nommer.

Chin-Chin -- Hôtel-Restaurant, Wépion s/Meuse
plus intime, le plus agréable, le plus chic de la Vallée.

Un bon conseil, Mesdames

Employez les fards et poudres de LASEGUE, PARIS.

'actualité et la cuisine estudiantine

Lundi midi (le 25 courant), le menu de la Maison des étudiants, à Liège, était ainsi libellé :

Potage poireaux à l'Atlantique

Poitrine de veau poché à l'Esprit de Saint-Louis

Sauce piquante à la Lindbergh

Pommes frites à la Charles

Voilà, au moins, ce qui s'appelle être à l'ordre du jour !

DUPAIX, 27, rue du Fossé-aux-Loups,
Son costume Veston à 950 francs.

UIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Art anglais

Les artistes anglais exposent chez nous. Après l'exposition d'art belge à Londres, cette manifestation s'imposait. Pourquoi est-elle si réduite ? Une carte de visite, que quelque cent cinquante peintres et sculpteurs britanniques ont venus déposer à l'adresse de leurs confrères belges. Ici-ci pourtant, et aussi le grand public, auraient-ils sinon mieux, tout au moins un peu plus. Chaque exposant n'étant représenté que par une œuvre unique, le

plus souvent d'un format réduit, ce petit show d'échantillons ne peut nous donner une idée même approximative de l'école britannique d'aujourd'hui.

Il n'en reste pas moins que si l'on cherche vainement une personnalité, une originalité profonde dans chacun des tableaux exposés, l'ensemble est très spécifiquement anglais et porte cette marque du joli et du fini qui conviennent à un peuple qui cherche les émotions profondes dans d'autres domaines plutôt que dans l'art auquel il ne demande que d'être un ornement.

PIANOS E. VAN DER ELST

Grand choix de Pianos en location
76, rue de Brabant, Bruxelles

Hévéa

présente ses dernières nouveautés en gabardines, imperméables pour Dames et Messieurs.

29, Montagne aux Herbes-Potagères.

La manière forte

Feu Mgr Mercier, archevêque et patriote, se désolait et s'indignait des menées activistes du bas clergé de son diocèse et des diocèses de ses collègues mitrés. Mais la bonté tempérée chez lui l'énergie quand il s'agissait de malmener les brebis indociles du troupeau. Il les mandait à l'archevêché par groupes, et plus d'une fois, au moment le plus pathétique de ses adjurations, il fondit en larmes.

Il en va autrement, raconte-t-on, dans le monde catholique, avec Mgr Van Roey. Celui-ci dit avec une vigueur impressionnante leur fait aux petits vicaires pour qui Borms est roi et Borginon son prophète. On dit que, lors d'une récente réunion à Malines, il secoua comme pruniers les mauvais Belges qu'enflamme la vision d'une Flandre autonome et qui pleurent sur le sort de la Flandre martyre. Il circulait parmi les groupes effarés, les poings dans les poches de sa soutane, promenant un dos de catastrophe, tapant du pied, la voix grondante, l'œil étincelant.

On ne dit pas que quelque prêtre, pareil au sénateur français qui, pris par Napoléon au collet la veille de l'Abdication, en garda toute sa vie un tremblement organique, fut épouvané au point d'en danser jusqu'à la fin de ses jours la danse de Saint-Guy ; mais on affirme que l'impression fut profonde sur beaucoup de tonsurés et que plusieurs sentirent que c'était un maître sévère et redoutable qui parlait...

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements

52, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.89.

Confraternité

Il y a eu du grabuge, ces derniers temps, dans le petit groupe de journalistes qui se sont arrogé le droit de représenter la presse belge. Il avait fallu, l'autre jour, procéder à la réélection du syndic de la presse bruxelloise. C'est, d'ordinaire, une simple formalité, et l'on se borne à proclamer réélus les syndics en fonctions. Mais il y a maintenant une tendance à rajeunir les cadres — les nouvelles couches avant soit des honneurs journalistiques — et une petite cabale a réussi — grâce à l'appui des flaminguants, qui voulaient faire valoir les droits de la presse flamande — à éliminer un des sortants. Et la malchance a voulu que ce sortant fût notre excellent ami Fernand Bernier, l'un des plus actifs et des plus dévoués.

Pour protester contre cet ostracisme injustifié, l'un des élus — celui-là même qui avait eu le plus de voix — a donné sa démission, et Fernand Bernier vient de se voir confirmé dans ses fonctions de syndic; le compétiteur qu'on lui avait suscité n'a eu qu'un nombre infime de voix.

Tout est bien qui finit bien.

CLINIQUE, HOPITAL VETERINAIRE DU NORD
56, rue Verte. — T. 522.17. — Jour et nuit

Modeste et désintéressé

Il y a, à Anvers, un spécialiste qui a pris une part très importante à la grande exposition d'art belge à Londres, comme d'ailleurs à toutes les expositions d'art ancien qui ont été organisées un peu partout au cours des vingt dernières années. Cet artiste, très habile, est un grand modeste. Jamais il n'expose sous son nom, mais sous le nom d'emprunt de l'un ou l'autre primitif: Memling, Thierry Bouts, Gérard David, le maître de Flémalle ou d'ailleurs, haut coté sur le marché international. Il arrive que certains initiés reconnaissent ses enfants, qu'ils saluent toujours avec une déférence un peu goguenarde quand ils ont le plaisir de les rencontrer. Ce qui excite naturellement l'indignation du propriétaire, convaincu de l'authenticité d'un chef-d'œuvre attesté d'ailleurs par les plus éminents critiques.

A ce propos, le fameux Bode, de Berlin, fut un jour le héros d'une aventure piquante. Dans une vente, il avait acquis, pour un prix d'ailleurs modeste, un tableau sortant en droite ligne de l'atelier de notre homme et que les experts patentés attribuaient à Van Eyck. Comme on s'étonnait, dans certains milieux de connaisseurs, que Bode se fût laissé attraper ainsi, l'Allemand riposta: « En effet, ce tableau n'est pas de Van Eyck, et même l'écolier le plus novice ne se laisserait pas prendre à un appeau aussi grossier. Mais sous ce tableau, il y en a un autre, un primitif authentique, celui-là, et de la plus grande valeur. » En effet, ayant gratté les repeints, Bode, triomphalement, mit au jour un Petrus Christus... œuvre authentique de notre faussaire et sous lequel, en continuant de gratter, on aurait découvert un Roger de la Pasture d'une authenticité toujours aussi évidente.

Détail à noter: l'auteur de ces panneaux, qui les met dans le commerce à un prix raisonnable et qui les voit passer de main en main en quadruplant parfois de valeur à chaque coup, ne touche même pas de droit de suite. Non seulement il est modeste, mais c'est encore un modèle de désintéressement. Peu de peintres pourraient en dire autant.

Adressez-vous à la Nationale de Paris

pour vos assurances accidents, loi, autos, vol, etc.,
Direction: 45, rue Royale, Bruxelles. — Tél. 188.58.
La Société traite également les assurances sur la Vie,
Rentes viagères, etc...

Un cadeau princier

La Commission de la Bourse a offert au duc et à la duchesse de Brabant un coffret d'argent ciselé, clouté de chrysoprases, de coraux et de turquoises. Sur l'une des faces, on voit saint Martin offrir à un pauvre la moitié de son manteau.

Ce symbole est parlant.

Chacun sait, en effet, que les gens de bourse ont l'habitude de partager la leur (de bourse) avec les pauvres.

Pour M. Plissart et le docteur Wibo

Parmi les « bonnes » que racontait jadis Ernest Verlant, entre deux coupes de délectable « scotch » pieusement dégusté dans une taverne de la rue du Vieux-Marché aux-Grains, il nous souvient de celle-ci.

Au château de Compiègne, sous le Second Empire, Eugénie de Montijo, entourée de ses dames d'honneur, propose une charade.

« Mon premier sert à l'amour; mon deuxième sert au jeu et mon tout est un général victorieux. »

— C'est Condé! s'écrie une blondinette.

— Non, c'est Villeroy! proteste une brune.

— Allons donc! c'est La Motte-Picquet! clame une ardente rousse.

Un temps. *Nasce un prete.*

Et une invitée, une étrangère à la chevelure plus pâle que les blés mûrs et qui a passé la mare aux harengs laisse tomber dans le silence:

— C'est Washington!

Elle eut le prix.

Ces « jeux innocents » seraient, de nos jours, interdits à Etterbeck ou poursuivis dans Bruxelles à l'intervention d'un puritain. « Och erme! »

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », de Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vin de Porto.

Votre auto.

peinte à la CELLULOSE par

Albert d'Ieteren, rue Beckers, 48-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Le Cercle Polytechnique

a reçu les étudiants abyssins

Les étudiants abyssins furent donc reçus officiellement mercredi dernier.

La population bruxelloise en fut émue.

Deux cars, dont l'un portait un énorme calicot à l'inscription suivante: « Réception des étudiants abyssins par le Cercle polytechnique de l'U.L.B. », dévèrent une cinquantaine de cépéistes place Rogier, vers 3 heures. Les cars, les calicots, les casquettes et les ceintures eurent le don de rassembler en quelques instants sur place, une foule digne d'une réception royale.

Pendant ce temps, dans les w.-c. de la gare du Nord quatre « poils » se peignaient et se drapaient dans de magnifiques manteaux écarlates, loués pour l'occasion; et, suite, très sérieusement, ils apparurent et se rangèrent sur les marches du perron de la gare.

Vivats, discours de bienvenue, auxquels un des étrangers répond en anglais et un autre (un Letton authentique) dans sa langue maternelle, promue, pour la circonstance, au rang d'abyssin!

La police, évidemment surgie, fait le service d'ordre non sans difficulté aide les Abyssins à fendre la foule et à s'installer dans les cars.

Ensuite balade dans la ville, avec arrêt à la terrasse d'un café de la place de Brouckère où de nouveau foule s'amasse. Réflexions entendues dans le public:

— Ils n'ont pas l'air si sauvages!

— Quels beaux hommes!

— Quelle langue gutturale! (Les « poils » sérieusement s'interpellaient en pur abyssin.)

La Grand'Place, la Monnaie, Manneken-Pis eurent l'h

neur d'être admirés. Un étudiant, armé d'un porte-voix, fournissait tous les détails et étonnait le public par leur pittoresque, sinon par leur véracité.

Par la Porte de Namur, les cars gagnèrent le Bois et c'est chez Moeder-Lambic que les Abyssins montrèrent comment le charleston était dansé chez eux ! Et le public admira et applaudit.

Le reste n'intéresse plus le public.

Tous les Bagages confiés à la COMPAGNIE ARDENNAISE à Bruxelles les 30 et 31 mai seront *délivrés* au Littoral le 1^{er} juin. Téléphone 649.80.

Genval. — La Baraque

RESTAURANT-ROTISSERIE

Maison de premier ordre

où Hubert vous convie à manger ses truites au bleu et sa poularde à la broche

Menu fixe à 30 francs. — Téléph. 274

Défaillances verbales

L'aventure arrivée à M. Plissart, qui se trouve, par un... rieux phénomène psycho-physiologique, mis dans l'impossibilité de prononcer certaines syllabes in... (j'allais écrire « incongrues »), nous remémore un récit que nous fit, il y a quelque vingt-cinq ans, Willy, notre fidèle lecteur de toujours.

Willy avait, ici même, bien connu (deux fois pardon, ô maieur !) un nègre, né dans la capitale de l'Illinois et que chagrinait depuis quinze ans une stipitation déliant aloès, jalap, coloquinte, calomel, grains de Vals et cascara. Comme mû par un déclic, un obturateur semblait jouer dans sa bouche.

On s'imaginait qu'il vous parlait politique, à l'heure où les événements de Corée préparaient l'ascension du Japon. Or, il vous disait tout simplement son avis de gourmet sur nos « witloofs », alias chicorée ou chicons (ah ! mon Dieu !) ; le Céleste Empire n'était plus pour lui qu'un son nasal, « ne », et l'os se demandait où gitait « Go », son lieu de naissance.

Dans les pâtisseries, on lui servait un verre d'eau, quand il croyait avoir demandé un chocolat. Il avait échoué à l'examen de première année de sciences, parce qu'il prêtait des hures aux mouches et n'avait rien compris à la doctrine de Berthelot le père. Il avait renoncé à toute création imaginaire, vous parlait de bouc à propos d'une pipe turque, grignotait des ouettes et ignorait le coryza, n'étant jamais enchihréné (aié !). Pourtant, si mon souvenir est fidèle, le gentilhomme de couleur, désespéré de ne guérir point, un jour se pendit, laissant une lettre où une phrase, comme lui, restait en l'air : « ...pour éviter tout... » (?).

Espérons qu'il aura recouvré, dans l'autre monde, l'usage complet de la parole et que M. Plissart connaîtra bientôt, sur terre, pareil bonheur.

Calabresi, du temps qu'il dirigeait la Monnaie, n'a jamais connu, lui, cette infirmité. Lorsqu'il avisait un acteur ou un choriste un peu lent d'esprit, il s'écriait, en faisant sonner les nasales et en roulant l'r : « Connecombrère ! » Et comme on lui demandait pourquoi il usait de ce nom l'un cucurbitacé (je n'ai vraiment pas de chance !), il tranchait d'une voix tonnante : « Parce que c'est le seul mot de la langue française qui « le » contienne deux fois ! »

Le salon de dégustation

De Weiler, rue Neuve, 46, est ouvert.

Henri Jaspas soldat

Le Premier, qui n'aime que médiocrement de répondre aux invitations banales, dont les cartons encombrant sa boîte aux lettres ministérielle, a, dit-on, accepté immédiatement l'invitation que lui avait apportée un échevin de Tournai de se rendre dimanche dernier aux fêtes du 5^e régiment des chasseurs à pied. Il a jugé cela drôle ; sa fantaisie s'en est trouvée amusée et l'échevin s'en est retourné à Tournai proclamant qu'Henri Jaspas est bien le plus aimable des hommes.

Mais ceci nous rappelle que certain jour de 1903 ou 1904, on jugeait à la Cour d'assises du Brabant l'éditeur d'un petit journal antimilitariste qui s'appelait *La Caserne*. Ce canard était ainsi poursuivi de temps en temps, tantôt à Bruxelles, tantôt à Liège ou ailleurs. L'éditeur responsable qui s'asseyait dans le box des accusés était le citoyen Coenen, aujourd'hui échevin de tout repos à Saint-Gilles, homme pas dangereux du tout, ni pour le Roi ni pour la Patrie, et, au surplus, collègue et ami de F. Bernier.

Au banc de la défense, E. Picard et Royer, qui avaient très malicieusement imaginé d'amener à la barre des témoins un jeune avocat catholique, collaborateur de Jules Le Jeune, à qui l'on reconnaissait unanimement avoir quelque chose dans le ventre et qui, ayant eu la coquetterie de faire son service militaire, devait avoir sur la vie de la caserne d'alors des aperçus originaux et de nature sans doute à excuser quelques-unes des vitupérations journalistiques du subversif Coenen.

Si Jaspas était nettement étiqueté comme catholique, il n'avait rien d'un clercal. Son esprit original et ses pètarades éclataient contre quiconque se mettait en travers de ses conceptions, dont beaucoup portaient la marque de l'indépendance de caractère, de la volonté tranquille et de la générosité de cœur de son très vénéré patron Jules Le Jeune.

Le président de la Cour d'assises, répétant la question de la défense, demanda donc au témoin Henri Jaspas si, à son sens, la caserne était une école de moralisation. Pour ne point mentir immédiatement après avoir juré de dire la vérité, le témoin fut bien obligé de dire que les casernes, peuplées comme elles l'étaient alors, de militaires pauvres et de volontaires, à primes, pouvaient difficilement être réputées des écoles de moralité. Il développa cela très bien, évidemment, en quelques phrases bien frappées. Nous ne savons plus si Coenen fut ou non condamné. Mais dans les milieux très cléricaux d'alors, on en voulut un peu à Jaspas d'avoir proféré ces vérités ! Il est vrai que, peu après, le « remplacement » était supprimé et que, depuis, on a marché ! Jaspas aussi a marché... et nous aurions, mon Dieu, bien tort de nous en plaindre !

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE JECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Très intéressant

Darchambeau, 22, avenue de la Toison d'Or

affiche une belle série de costumes complets vestons :

- En peigné worsted à 900 francs sans taxe
- En cheviotte, à 750 et 800 francs sans taxe
- La chemise fantaisie sur mesure à fr. 50.-
- Chaussettes mercerisées, la paire 12.50
- Les bas de soie « Valisère », teintes mode 100.-
- Les bas fil D. D. 49.75
- La cravate fantaisie 22.50

Solde des modèles printemps, Manteaux et tailleurs pour dames.

Le bon baron

On nous fait remarquer que le baron de Rothschild, que nous avons congratulé, a donné jadis dix millions pour une maison d'étudiants et des millions par-ci, et des millions par-là.

C'est très bien, et voilà un bon baron. Il prouve l'opportunité de fortunes exceptionnelles qui permettent à leurs possesseurs les fantaisies bienfaisantes et les risques que ne peut se permettre un Etat sagement administré.

C'est dans ce genre que la royauté trouve aussi sa meilleure raison d'être. Le roi, cette exception, doit intervenir en faveur des exceptions ou bien quand l'application des lois strictes, des constitutions et des règles mène à une impasse ou à un abîme. Encore, ne faut-il pas que les rois dorment sur leurs trônes et les barons sur leurs coffres-forts.

Le repos au

ZEEBRUGGE PALACE HOTEL

dernier confort à des prix raisonnables. Chasse, Pêche, Tennis mis gratuitement à la disposition des clients.

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

L'autre héros

C'est le faux Lindbergh, celui qui a peut-être, au péril de ses jours, sauvé Lindbergh.

Dans la ruée formidable qui faillit engloutir et broyer à jamais l'Américain et son avion, surgit un homme, un surhomme coiffé du casque de cuir des aviateurs. C'était lui ! lui le vainqueur de l'Atlantique. La foule n'hésita pas, elle l'empoigna par un bras, par une patte de derrière, par la tête, par le fond de la culotte et le porta en triomphe. Il laissa faire, ce pendant que le vrai Lindbergh, coiffé d'un chapeau de paille, se mettait à l'abri. Il risqua l'écartèlement, l'essorellement et le dépeçage.

Et puis, ayant rempli son rôle, sans que personne eût su son nom, modestement, il disparut... Ah ! le brave garçon.

Si vous ne voulez pas faillir à l'exactitude, servez-vous toujours de la montre **MOVADO**

AU ROY D'ESPAGNE (Petit-Sablon)

La salle de restaurant du 1^{er} étage est ouverte. On y savoure fine cuisine et on y déguste des vins honnêtes à des prix abordables.

Le cas Clavier

Le procès intenté à la Métropole par le directeur général Clavier nous a tout de même révélé que ce haut fonctionnaire avait des idées très nettes sur la fiscalité et que c'est bien lui qui est l'auteur de tout le système dont nous bénéficions. Evidemment, les personnages qui voient les choses de haut souriront un peu aux idées primaires exposées par M. Clavier et à l'ingénuité avec laquelle cet homme sévère croit faire régner un esprit de justice et d'équité parmi les contribuables. Ce sont là de belles et nobles idées qui aboutissent presque toujours à des résultats lamentables. La perfection dans les lois et les règlements n'est pas possible. Pour le croire, il faut être

pas mal d'injustices — eh ! oui, parce qu'il y a des hommes qui exigent la justice pour se manifester et pour donner tous leurs résultats. Un pape interdit qu'on poursuive Benvenuto Cellini qui est un assassin. Plus récemment, M. Marconi, quand il réalise la télégraphie sans fil, ne peut pas rentrer dans son pays, parce qu'il a refusé de se soumettre aux lois militaires. Le roi d'Italie se hâte de passer l'éponge sur cet épisode, et M. Marconi se trouve bel et bien exempté de la corvée qui prend tous les citoyens italiens de vingt ans. Voyons ! ne valait-il pas mieux que M. Marconi donnât à son pays la gloire qu'il lui a donnée et ne fit pas la corvée de quartier et les exercices dans la cour de la caserne pendant deux ou trois ans ? C'est le bon sens, ça. Si M. Clavier avait pris à M. de Rothschild les trente millions dont celui-ci fit don à l'Institut biologique de physico-chimie, M. Clavier condamnerait peut-être à mort ou à la déchéance des générations futures que cet institut sauvera. Mais il est bien évident que M. Clavier a le droit de raisonner d'une façon primaire et n'a pas besoin d'une intelligence supérieure. C'est le ministre, c'est le parlement qui fait les lois ; M. Clavier les applique. A la vérité, c'est lui qui aurait dû être ministre des finances, et non pas M. Theunis. L'Action française, pendant la guerre, exigeait que Clemenceau devint premier ministre ou bien qu'il passât en conseil de guerre, et c'était très juste. C'est encore une des facéties de la démocratie qu'elle ne met pas les gens à leur place. C'est le culte bien connu de l'incompétence. Il n'empêche que la tête de Turc d'un journaliste respectueux de la Constitution doit toujours être un ministre et non un fonctionnaire.

DANIEL BERTHELOT, fils de Marcellin, est parti. Un appel invisible d'outre-tombe est venu, car, l'œuvre terminée, les honneurs sont superflus pour ceux qui pleurent. The Destroyer's Raincoat Co Ltd., 24 à 50, Passage du Nord.

KNOCKE - LE GRAND HOTEL - KNOCKE
Le plus confortable

Le buste de Sa Grandeur

Nous n'avions pas été prévenus. Les Liégeois ont fêté Mgr Ruten, Flamand quoique Bourguignon, paraît-il — nous le disons ailleurs — et à qui il faut rendre cette justice — l'Express nous l'apprend — qu'il a sonné sa cloche un jour de fête wallonne. Nous devons un hommage particulier à Mgr Ruten, parce qu'il fut un de nos premiers clients au début de *Pourquoi Pas ?* En son temps, il avait été bustifié, tout comme un saint, dans l'église de Gestinghen-Oihoven et les fidèles étaient tout prêts à s'agenouiller devant cette tête qui est celle d'un pédagogue pas très tendre. Hélas ! *Pourquoi Pas ?* contribua à faire déboulonner ce saint qui, d'ailleurs, a peut-être repris sa place sur son socle depuis et, ma foi ! nous ne lui en voulons pas pour ça. Tout ce que nous savions, c'est que, quelque temps après, nous promenant dans ces régions lointaines, nous avions vu dans un coin de l'église, par terre et comme en pénitence le buste de Sa Grandeur. *Sic transit...* avions-nous pensé. On nous a rappelé à l'occasion du jubilé actuel que Mgr Ruten succédait à Mgr Doutreloup, évêque débonnaire, indulgent et penché plus particulièrement vers les pauvres. Cet évêque-là connut à peu près la disgrâce totale avant sa mort. Il était resté fort libre d'allures et se trouvait être des relations de feu Jean d'Ardenne, qui avait vécu une partie de son temps scolaire à Liège, chez les Jésuites de la rue Saint-Gilles, ce qui fait que, de temps en temps, notre vieil ami rencontrant, dans des serres ou ailleurs, un person-

nage à soutane à liséré violet, s'en allait vers lui, et un bref dialogue s'échangeait :

- Bonjour, Doutreloup.
- Bonjour, Dommartin.
- Ça va toujours ?
- Oui, ça va.

On n'en disait pas beaucoup plus, car, à part une sympathie générale, il y avait beaucoup de sujets de désaccord entre ces deux personnages.

TAVERNE ROYALE

Restaurant et Banquets
Toutes Entreprises à Domicile
et plats sur commande
Téléphone : 276,90

Automobile Buick

Le moteur 1927 est construit avec un vilebrequin équilibré par contre poids et un appareil spécial antivibrateur. Avant de fixer votre choix, examinez la nouvelle Buick 1927.

Paul-E. Cousin, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

« Cuique suum »

Ouvrons le *XXe Siècle* du 19 mai. Nous y trouvons, en première page, entre deux filets et avec ce titre (en grosses capitales) : *Un mot de Léopold II, une « miette »* parue dans le *Pourquoi Pas ?* il y a trois semaines.

Citation textuelle — mais pas d'indication de source : puisque l'histoire est amusante, mieux vaut que le lecteur croie que le *XXe Siècle* l'a tirée de son sac.

Plus loin, un autre article titré : *Une intrusion scandaleuse*. La *Gazette* avait attaché le grelot en dénonçant la présence, dans le comité qui a reçu les invalides italiens, d'un personnage à qui ses antécédents de bochophilie interdisaient d'y faire figure. Le *XXe Siècle* avait reproduit l'article de la *Gazette*, sans y ajouter le moindre point nouveau. Ce qui ne l'empêche pas, dans le numéro que nous citons, d'écrire : « Notre article sur le rôle qu'un Allemand suspect, etc..., a produit dans les milieux les plus divers une impression profonde ».

Le sans-gêne avec lequel le *XXe Siècle* s'attribue le bien d'autrui doit, lui aussi, causer, dans les milieux les plus divers, une impression profonde.

La traversée de l'Atlantique

Dimanche soir, un groupe de curieux stationnait, le nez en l'air, place de Brouckère, discutant entre eux avec animation. M. et Mme Kakebroeck, rentrant de leur petite promenade du dimanche, les remarquèrent en passant.

— Ça est sans doute pour voir passer Lindbergh qu'y regardent en haut comme ça ? dit Monsieur à Madame.

— Alléïe, vous ! Comme si on passait par Bruxelles pour aller de New-York à Paris !

Pour en avoir le cœur net, Monsieur s'approche et revient bientôt, l'air important :

— Je le savais bien ! Ils sont seulement en train de regarder les maisons en face ! Vous savez bien, là où qu'on va faire des si grands bureaux industriels et financiers.

— Oui, dit Madame, j'ai déjà entendu parler de ça.

— Où ça ? demande M. Kakebroeck.

— Mais tous les matins, tiens, quand je passe place de Brouckère. Je sais aussi qu'il y a chauffage central, ascenseur. Le confort moderne, quoi ! C'est de Rayguy-House qu'il s'agit, et c'est au n° 28 !

Les poésies du Gouverneur

Le citoyen Debarsy sera-t-il gouverneur de Liège, nommé par le Roi. C'est un chic type, un type à la page, un fonctionnaire modèle, et, mieux, infiniment mieux que tout cela : un poète. M. le citoyen Debarsy poète. Oui, Mesdames et Messieurs, parfaitement. C'est grâce au professeur Aznar que nous avons pu connaître des poésies couvertes d'alexandrins véritables écrits par M. le veau gouverneur.

Aux « jours mauvais », aux jours déprimants de l'occupation, le brave homme qu'est Debarsy se révéla à quelques-uns. Tout son cœur est dans son œuvre.

Voici des vers extraits du poème :

A MON PAYS

Dédié au plus vaillant parmi les Belges
lants : le sénateur Léon Collet
(mars-avril 1918)

*Nous vivons une époque anxieuse et tragique,
Où l'instinct le plus bas se mêle à l'héroïque,
Où l'âme se raidit dans un suprême effort...
Où les uns, en héros, tombent beaux et vaillants,
Tandis qu'à leurs côtés, grouillent de vils forbanes
Spéculant sur la faim implacable et fatale ...*

Et Debarsy dénonce les félons, les mercantis, les destructeurs de la Belgique.

Il faut l'entendre fustiger ceux qu'il nomme « agitateurs », « criminels impunis », « cherchant à diviser notre pauvre pays »...

Mais aussitôt son optimisme foncier le reporte vers la foule des braves gens sans avoir et qui demeurent fidèles malgré la misère, les déportations, la souffrance :

*Nous sommes fiers, dit-il, de coudoyer la masse
Qui souffre sans tomber, sans que rien ne la lasse
Supportant les malheurs et jugulant sa faim...*

*Rien n'est plus éloquent que leur noble attitude :
Pauvres, pour la plupart, n'ayant fait nulle étude
Guidés par leur instinct, ils vont, jusqu'à la mort...*

Puis, ce sont nos soldats évoqués à l'Yser ; puis le tour des Belges dans la Belgique libérée ; ici, l'accent prophétique et l'on peut dire que ceux qui entendirent crètement ces vers, pendant l'occupation ennemie, éprouvèrent une très forte impression.

A présent, nous examinons ces élans stoïques, ces élans d'espérance, ces actes de foi avec la loupe de l'homme à lunettes et les lunettes du Pion ! Pauvres de nous. C'est le « gouverneur », au grand cœur naïf, qui avait raison.

P. S. — C'est le citoyen Pirard qui sera gouverneur. Est-il au moins poète ?

Pour polir argenteries et bijoux,
employez le BRILLANT FRANÇAIS.

Les pianos de la grande
marque nationale **J. GUNTHER**
sont incomparables par le moelleux et la puissance de la sonorité.

SALONS D'EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 12

Nos taxis

Tout de même, est-ce que la conférence des bourgeois du Grand-Bruxelles ne va pas mettre un terme à cette chinoiserie bolchevisante des tarifs différentiels des taxis ? Chaque fois qu'il s'agit, pour le client, de régler le prix d'une course, les plus invraisemblables exigences surgissent de la part du chauffeur. Il est de tel faubourg : de 40 pour cent de plus que le prix marqué par le compte

bien il n'est pas de tel faubourg : donc 50 pour cent de plus ! Pour avoir la paix, le client paie ce qu'on lui demande... Survient alors une palabre au sujet du pourboire, toujours insuffisant au gré du chauffeur.

Au total, si ça ne fait pas l'affaire du client, ça fait encore moins les affaires du chauffeur : nous connaissons un mal de Bruxellois qui ne prennent un taxi que quand leur est absolument nécessaire d'en prendre un : tout le monde n'aime pas à se faire arranger ou à discuter ses intérêts, sur la voie publique, en termes dépourvus d'éléance...

Les étrangers qui visitent Bruxelles doivent avoir, de notre régime, une opinion plutôt fâcheuse. Les administrations communales conjuguées devraient mettre un terme à ces tarifs différentiels et fixer un pourboire réglementaire.

Si elles ne le font pas pour les étrangers, qu'elles le fassent pour nous, taillables et corvéables à... taxis.

Les ANTHRACITES AGLA sont les meilleurs.
 ESSAYEZ les BOULETS AGLA.
 CHARBONS AGLA, 142, rue de Theux. Tél. 343.77.
 Chauffez-vous aux CHARBONS AGLA.
 AGLA vous donnera toute satisfaction. Tél. 345.77.

L'Amphitryon Restaurant

The Bristol American bar

(Porte Louise)

Son buffet froid — Ses consommations.
 Sa clientèle — Son cadre — Sa situation.

Nous

« Nous »... Est-ce un titre impératif ? Est-ce un titre modeste, une présentation timide ? Cela se traduit-il par *tuus ego* ? ou par *Ecce humilissimi* ? Cela dépend de l'émotion que l'on donne à « Nous ». Nous ne le saurons que le jour où le livre parlé aura remplacé le livre écrit... C'est une équipe qui démarre et il faut la féliciter de son effort et de son initiative à une époque où les efforts et les initiatives sont plutôt rares parmi la jeunesse scolaire.

Ces vers et proses sont pleins de bonne volonté et de mérite : il est un temps où, en littérature aussi, on est *huckfish* ; l'originalité et le talent ont toujours le temps de venir. C'est à l'université que se donneront les premiers rendez-vous.

VOISIN Le Chef-d'œuvre mondial de la mécanique automobile, 33, rue des Deux-Eglises. T. 351.57.

Histoire liégeoise

Hubert est un joueur de whist invétéré. Tous les soirs que le Créateur lui accorde, il va les passer à risquer des emballades facétieuses, de riches misères et de bien naturelles abondances, avec de joyeux camarades du quartier de la gare des Guillemins.

Malheureusement, Hubert gîte à quelques kilomètres de là, du côté de Herstal ; en sorte que, trois fois sur quatre, absorbé par la passionnante partie, il rate le dernier tram « 4 » et doit rentrer de pied à son lointain logis. Ce qui ne va pas sans amers reproches conjugaux, menaces de séparation, privation d'argent de poche et autres calamités.

Un soir, Mme Hubert, excédée, déclare à son patachon

de mari que s'il rentre après le dernier tram, il aura le verrou et que, le lendemain, l'épouse délaissée ira trouver un avocat.

Hubert, intimidé, se fait à lui-même les serments les plus solennels et ne commence la partie qu'en déclarant qu'à onze heures quarante-cinq, coûte que coûte, quand bien même il gagnerait une fortune, il s'en irait.

Les serments des joueurs valent, hélas ! ceux des buveurs.

A 11 h. 50, le « pot » ne contient plus que deux mises. Hubert risque un magistral piccolo et le perd consciencieusement. Alors, il faut bien, n'est-ce pas, remettre les enjeux. L'heure passe ; le dernier tram aussi.

Maintenant que le Rubicon est franchi, autant se payer du whist et des chopes jusque-là ; le châtiment sera le même.

Mais tout a une fin. Vers les 1 h. 50, les joueurs se séparent et Hubert enfle mélancoliquement la rue des Guillemins en songeant à ce qui l'attend à la maison.

Et la route est longue, longue... Au boulevard d'Avroy, Hubert a des idées de suicide. Rue du Pont-d'Avroy, il se traite de « bougre d'idiot » et se laboure les côtes de coups de poing.

Devant la cathédrale, il n'y tient plus. Et voici qu'il se met à crier, à pester... Oh ! oui, pester, car, soudain, sa rage s'exhale en deux soupirs sonores, discrets comme des coups de canon, et dont l'écho se répercute dans la nuit.

Au même moment, deux heures sonnent au vieux clocher de la cathédrale.

— Ah ! bah, dit Hubert, brusquement revenu à la gâté, « dji rote avou l'vete » ! (Traduction bruxelloise : « Tiens ! tiens ! mon horloge va juste avec la montre de l'église... »)

Demandez le nouveau catalogue

des géraniums et toutes plantes pour jardins, balcons et appartements, aux Etablissements Horticoles Eugène DRAPS, Uccle-Bruxelles. Tél. 406.52.

Le livre de la semaine

Voici un beau livre : beau par sa fabrication matérielle et par les textes qu'il contient. Les livres dont la typographie, les titres, l'impression des clichés et la mise en page sont soignés sont rares chez nous. Quand l'auteur se double d'un bibliophile averti et a affaire à un chef d'atelier intelligent, qualifié et bien intentionné, on arrive à des résultats tout à fait recommandables. C'est le cas pour le dernier livre de Louis Delattre, illustré par F. Rousseaux et édité à Bruxelles par l'Office de publicité (1). La toilette en est riche et de bon goût ; elle fait honneur à notre industrie du livre.

Ei, quant aux contes, ils sont de la meilleure veine — de Delattre : il semble bien que la manière du fécond écrivain gagne en pittoresque et en profondeur à mesure que la production s'accumule, ce pendant qu'il conserve les roses de son imagination puérile et de sa fraîcheur sentimentale.

Le *Fil d'or* pourrait bien être l'œuvre maîtresse de Delattre : nous voulons dire celle où sont les mieux mis en évidence ses dons magnifiques.

M. F. Rousseaux a illustré le texte de Delattre de cinquante bois à la fois naïfs et savants ; on n'est pas plus gaîment puéril et malicieux et les images de Rousseaux ajoutent encore à la saveur des contes de Delattre.

(1) *Le fil d'or* ; contes du Petit verger, par L. Delattre, avec 50 images de Fernand Rousseaux.

Chaudières "IDEAL"
 Radiateurs "IDEAL"
 LE CHAUFFAGE RATIONNEL
 BRUXELLES

DERBY. 8. H. P.

Moteur Chapuis-Dornier soupapes en tête.
 LA VOITURE ECONOMIQUE ET UTILITAIRE.

Taxe fiscale 8 H.P

Consommation aux 100 Km. 7 litres d'essence; 180 gram. d'huile.

MECANO-LOCOMOTION

122, rue de Ten Bosch - 78, rue Neuve
 BRUXELLES

CARROSSERIE
 D'AUTOMOBILE DE LUXE

TH. PHILUPS

123, rue Sans - Souci, Bruxelles
 Téléphone : 338,07

La 8 cy

qui, par ses

5 AN

Demandez-en les

97, A

ETABLISSEMENT

VENTE
 ACHAT

STOESSER

4, Rue Keyenveld,

La grève des peintres

Ils vont un peu fort, les peintres en bâtiment, qui réclament une augmentation de salaires. Ils ont une façon de comprendre le droit de grève qui relève de la dictature du prolétariat.

Le droit de grève est un droit auquel on ne peut porter aucune atteinte — même légère; est-il tolérable, vraiment, quand on a décidé d'en user, qu'il y ait des gâtemétier qui veulent continuer à travailler au lieu d'aller réclamer l'intervention du fonds de chômage des gréviste !

Ces gens-là, faut qu'on les supprime ! S'ils persistent dans leurs mauvais desseins, ils savent ce qu'il en coûte, et ils peuvent numéroter leurs os s'ils veulent conserver l'espoir de les remettre en place après qu'ils auront été mis en marmelade dans leurs rencontres avec les grévistes. Ceux-ci, d'ailleurs, ne se gênent pas pour forcer la porte des maisons où l'on a l'audace de faire faire des travaux de peinture.

Et, l'autre jour, un propriétaire de Saint-Gilles, qui était parvenu, malgré la grève, à faire reneindre à neuf la façade de sa maison, a eu l'agréable surprise de voir, — en sortant de chez lui le matin — que l'on était venu, pendant la nuit, enduire son rez-de-chaussée d'une jolie couche de goudron du plus beau noir.

Est-ce que l'autorité ne pourrait pas mettre un frein à ces minables plaisanteries ? Mais où trouver les auteurs du méfait ? La nuit, tous les chats sont gris...

PAUL BERNARD

Pianos — Auto-Pianos
 Phonos et Disques *La Voix de son Maître*.
 Audition, Exposition, 67, r. de Namur, Br.

Le bègue et le boiteux

Elle nous a été contée par quelqu'un qui revenait de Lausanne.

Un bègue rencontre un boiteux dans la rue et lui dit :
 — Je co...co...connais un moyen pour toi de ne plus être...boi...boi...boi...boi...ter.

— Lequel ?

— Ecou...cou...cou...coute-moi bien : tu...tu...tu...marches en mettant un pied sur le tro...tro...toir et l'autre sur le pa...pa...vé de la rue.

Le boiteux se recueille un instant et dit :

— Eh bien ! je connais, moi, un moyen certain, moi, de ne plus bégayer !

— Lequel ?

— C'est de fermer ta g... !

Les vins Sandeman préférés des gourmets

Le charabia genevois

Avez-vous lu le texte de la résolution qui sera soumise à la Conférence économique au sujet des cartels, que la presse a publié ces jours-ci ? Oui ? Non ? Lisez vite, en tous cas, car ce document mérite de fixer l'attention des générations présentes et futures. Il est d'une précision, d'une objectivité remarquables et ceux-là qui prétendent, bien à tort, d'ailleurs, que la Société des Nations est une boîte à fromages, devront loyalement connaître toute la profondeur d'idées, tout le souci scientifique et organisé qui a présidé à l'élaboration du texte, comme ils devront admettre les résultats féconds que de telles résolutions doivent fatalement produire.

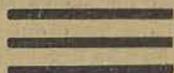
« La Conférence a pu constater que le phénomène des ententes économiques ne constitue pas une perspe...





s en ligne
mécaniques est
AVANCE !
 AGENCE GÉNÉRALE :
LOUISE

ITALO-BELGE
 RÉPARATIONS
 GARAGE
BRUXELLES

LES ETABLISSEMENTS
MESTRE 
 ET
 **BLATGE**
 Rue du Page, 10, BRUXELLES
Annoncent une baisse de prix
SUR L'HERMETIC

Boite No 1	4.90
— 2	10.75
— 3	13.75
— 4	19.—
— 5	36.—

Agents exclusifs pour la Belgique et le Grand Duché
MESTRE ET BLATGE
 10, rue du Page, BRUXELLES

LE CHAUFFAGE RATIONNEL S^{te} A^{me} Belge
 Rue du Boulet, 19, BRUXELLES
 Téléphone : 11206

sur laquelle il y a lieu de faire une base de principe, mais un fait dont on doit enregistrer le développement et que ce même point de vue pratique peut être considéré comme bon ou mauvais, selon l'esprit qui préside à la constitution et au fonctionnement de ces ententes, notamment selon la mesure dans laquelle leurs dirigeants s'inspirent de l'intérêt général... »
 Quelle clarté ! Quelle éblouissante lumière ce texte fait jaillir devant nos yeux aveuglés par les ténèbres de la vie quelconque que nous menons !

Petit jeu de société

Remplissez les blancs laissés dans le quatrain suivant. Réunis entre eux, les mots ajoutés doivent faire une phrase célèbre :

*Cucilles près verdissants !
 Oui, cucilles plus appétissants,
 Et, bercé par la fauvette qui
 Tu te diras : « L'air rayonne »*

Pour les impatients, la solution se trouve page 599.

La cravate verte

Il y a longtemps de cela. Longtemps, c'est-à-dire avant guerre. L'impasse de la Violette existait encore. Au fond de la dite impasse, s'ouvrait le porche seigneurial de l'antique hôtel de Tour-et-Taxis, qui abritait le déjà vénérable *Journal de Bruxelles*, aujourd'hui défunt, mais qui vécut centenaire. On trouvait aussi, dans les vastes dépendances de cet immeuble historique, des peintres, des virtuoses, des artisans d'art, que sais-je ?
 Parmi les hôtes quotidiens de ce caravansérail (très peu sérait), deux amis se distinguaient par leurs éloquences disparates. L'un était Eugène Van der E..., journaliste de grand talent ; l'autre, un écrivain exquis, mais complexe

et cérémonieux au moins autant qu'un marquis du dix-huitième siècle. Eugène, paysan, redondant, mais humoriste très fin, ajoutait une rondeur wallonne à sa véhémence flamande (sa double origine créait ce mélange vraiment national). Un jour, il reçoit la visite de son ami, complimenteur et solennel à son habitude, et qui vient lui demander « un incommensurable » service.

— De quoi s'agit-il, eh ! *vie biesse* ? questionne Eugène, qui joue les bourrus bienfaisants.
 — Mon cher et vénéré maître, répond l'autre, je me permets de venir vous déranger — excusez mon audace grande — pour une recommandation de vous à la comtesse de Z... Il suffira d'un mot de vous, mon cher et vénéré maître, pour que j'obtienne de faire chez la comtesse de Z..., une série de conférences sur Mallarmé, ce cher neurasthénique, et sur Verhaeren, et sur tous nos admirables poètes...
 — Non, mais ! Crois-tu que tu vas te rendre chez la comtesse avec une cravate pareille ? On dirait un vieux morceau de chaise de parloir, ma parole ! Il en sort de l'étope et du crin ! Elle est ignoble, ta cravate !
 — Vous êtes exquis, mon cher, et vous avez mille fois raison.
 — Allons, viens ; je vais t'en acheter une autre.
 — Comment vous remercier ! Vous êtes la bonté même !
 — Ta g...bouche ! Entrons ici.
 Et voilà Eugène et l'autre chez le chemisier du coin. Grande hilarité des demoiselles de magasin à leur vue. L'un est gras comme Lamme Goedzak ; l'autre, pâle et négligé ; cela fait un couple digne de réjouir un Cervantès et... des midinettes bruxelloises. Elles ont grand-peine à ne pas leur rire au nez. Mais Eugène avise une cravate du vert le plus cru. Il la passe au cou de son ami, gloussant des mercis timides et émus. Et devant les demoiselles ébaubies, ils sortent bras dessus, bras dessous, Eugène ayant payé.

Chez la comtesse de Z..., Eugène présente l'ami à la cravate neuve, à la cravate verte, qu'il lui a choisie. Mais, à surprise, l'ami n'a plus la cravate en question ! Alors qu'ils ont fait route ensemble, cet homme archipoli, mais obstiné, a escamoté la cravate neuve et remis « sa » cravate, celle d'où sort de l'a étoupe et du crin ». Heureusement que la comtesse, qui a vu, à Bruxelles, Paul Verlaine et... Henry De Groux, ne s'étonne pas pour si peu et accorde la salle des fêtes pour les conférences projetées. Celles-ci eurent un grand succès. Il est vrai que, devant y parler des Humoristes belges et français, le conférencier avait arboré sur son devant blanc (il conférençait en smoking) la superbe cravate verte, ce don magnifique d'Eugène Van der E...

H. HERZ pianos neufs, occasions,
locations, réparations.
47, boulevard Anspach. — Tél. 447.10

Quel est donc ce ?

Quelle est donc cette personne d'un certain âge qui se fait passer pour belle et qu'on appelle : la Vénus de mille ans ?...

Pour vos CADEAUX Orfèvrerie
Fantaisies
Porcelaines
MAISON DUFIET
PASSAGE DU NORD 20

Bravoure

Dans une brasserie qu'on appelle la foire aux gilles, un monsieur grincheux a reçu sa paire, une très belle paire, qui fut appréciée de tous les assistants.

Il finit son bock, prend sa canne, son chapeau et se dirige vers la porte.

Cependant, avant de sortir, il se retourne d'un air menaçant vers son adversaire :

— Surtout, lui dit-il, ne vous vantez jamais de m'avoir donné des calottes, ou c'est à moi que vous aurez affaire !

RESTAURANT CHARLEMAGNE

25-27, rue des Bouchers Tél. : 269.05

Sosies

Il y a quelques lustres, la *Revue scientifique* avait organisé une excursion en Afrique. Le voyage était accessible à tous, en raison de son prix modique, qui, aujourd'hui, nous paraît dérisoire.

Le navire touchait barre à tous les ports importants de l'Afrique du Nord, allant jusqu'au Maroc.

On remarquait, parmi les participants à l'excursion, M. René Fouret père, administrateur délégué de la Librairie Hachette, et dont on sait la ressemblance physique saisissante avec le roi Léopold II, plus saisissante encore que celle de Valère Mabille.

Dans les villes visitées, le groupe des voyageurs européens provoquait la plus vive et la moins désintéressée des curiosités. Une nuée d'oisifs en turban ou en fez et de gamins du cru, obsédants comme les mouches, les enveloppaient, les dévisageaient et ne se gênaient nullement pour quémander, ainsi que pour toucher de leurs doigts avides les chaînes de montre des hommes, les sacs à main ou les nécessaires à beauté des dames. A Bizerte, celles-ci,

excédées, et parmi lesquelles se trouvait Judith Cladel, femme de lettres, eurent l'inspiration de désigner à marmaille encombrante le majestueux M. Fouret en le répétant : « Le Roi ! C'est lui, le roi, le roi des Belges ! »

Aussitôt, la troupe de se précipiter vers le passager à belle barbe blanche et de lui tirer les basques de son habit en criant sans répit : Vive le Roi ! Vive le Roi !... » et tendant la main.

Après leur avoir jeté tout ce qu'il avait de monnaie dans ses poches, M. Fouret, qui était cependant la bête même, ne put s'empêcher d'envoyer à tous les diables les jeunes Tunisiens, et de courir chercher la paix sur le bateau qui l'avait amené.

Le même M. Fouret possédait une maison de campagne à Fontainebleau, où Léopold II venait souvent.

Un jour que de jeunes gamins le poursuivaient en criant : « Vive le Roi ! », Léopold II eut ce mot :

— Laissez donc M. Fouret tranquille !...

Et il poursuivit sa course d'un pas très calme, débarrassé de sa petite bande de quémandeurs.



Mots d'enfants

La scène se passe dans une école primaire du Centre. L'institutrice enseigne à ses jeunes élèves (des gosses de cinq à six ans) les diverses prières à réciter au cours de la journée.

Elle s'y efforce tant bien que mal, puis s'adressant l'une d'elles :

— Mon enfant, que fais-tu, chaque soir, avant de te mettre au lit ?

— « Pipi », Mademoiselle... répond la petite.

???

Totor ne mord pas au calcul. Sa mère s'évertue à lui expliquer un problème, mais, visiblement, les yeux à découvert d'un monoplan, Totor n'y est pas.

— Voyons, petit, ne sois pas aussi distrait !

— Je ne suis pas distrait, petite mère : je pense à autre chose que toi...

N^o 8
GROSSE
EGYPTIAN BLEND

ABDULLA

E^o 8
1928

Une nouvelle victoire de la science belge

Un agrégé de notre université, physiologiste distingué autant qu'habile chirurgien, vient de voir l'Académie de médecine de Paris couronner ses efforts, attestés par une longue suite d'expériences dont personne ne niera l'intérêt ni d'aucuns le succès.

On n'ignore pas que, depuis quelques lustres, les conversions au catholicisme sont assez fréquentes dans

monde israélite : barons de la finance, écrivains et artistes, surtout quand il y a quelque héritière chrétienne à l'horizon, abjurent volontiers leur foi première, mais la conversion ne peut leur rendre ce qu'un rite impitoyable et cruel leur a ôté. Tout jeune, notre médecin s'avisa d'y pourvoir. La greffe s'imposait. C'est le cochon, comme chacun sait, dont la chair, au point de vue histologique, présente la plus grande affinité avec celle de l'homme. De là à prélever long comme un petit doigt de derme sur un goret, il n'y avait qu'un pas. Or, chaque expérience ratait et le porcelet manifestait une rétractibilité opiniâtre, signe d'une invincible répulsion à s'amalgamer au Juif.

Notre chercheur se désolait, quand il eut un trait de génie. Il usa de la méthode des succédanés. Les laboratoires connaissent, en effet, un animal docile et complaisant, voire serviable, né pour la vivisection : c'est le cobaye ; et voilà la peau tendre des ventres de cochons d'Inde appelée à une gloire imprévue. Le cobaye siège aujourd'hui dans des conseils d'administration, est reçu à la Cour, est parfois ministre ou ambassadeur. Il aura son fauteuil à l'Académie française le jour prochain où notre vieil ami Francis de Croisset y entrera. La « posthiorraphie » a triomphé : c'est une nouvelle conquête du siècle, et elle est pacifique, celle-là, car elle ne tend qu'à la fusion des races et des dogmes ; elle est toute dans l'esprit de Locarno et des réparations bornées à l'essentiel.

Le nom de ce bienfaiteur ? On crierait à la réclame, mais les initiés le murmurent avec une reconnaissance émue.

Le docteur Voronoff rajeunit les vieillards, c'est entendu ; encore, n'est-ce que pour un temps, paraît-il. Notre éminent compatriote fait mieux, en parachevant ce que la religion a si heureusement commencé : *Tu eris christianus in aeternum*, dit-il à son client, et il tient parole.



**PIANOS
AUTO-PIANOS**
ACCORD · RÉPARATIONS

Michel Mathys

16, Rue de Passart, Téléphone 153 92 - Bruxelles

Fables-express

Notre pays est un pays vraiment étrange :
On s'y dispute, on s'y chamaille de plus belle,
Et nos bons voisins profitent de la querelle
Pour extraire le plus succulent de l'orange.

Moralité :
La belle chique !
???

Une dame très grosse et, qui plus est, âgée,
Témoigne quelquefois d'une ardeur enragée.

Moralité :
Il ne faut pas se fier aux appâts rances.
???

Une demoiselle voulant être allégée,
Prit un puissant purgatif et fut soulagée.

Moralité :
L'effet se manifeste !

Solution du petit jeu de société

Cueilles (l'épi, à nos) près verdissants !
Oui, cueilles- (en, les) plus appétissants,
Et, bercé par la fauvette qui (chante),
Tu te diras : « L'air rayonne (et enchante) !

L'épi à nos en les chante et enchante.
Le piano Hanlet chante et enchante.

212, rue Royale.

RUSTINES

Pour réparer instantanément toute chambre à air, sans dissolution, sans essence, sans rien.

Concessionnaire Exclusif :

TOUT POUR CITROËN

L'UTILE, LE SUPERFLU

224
rue Royale
Bruxelles



Téléphone
n° 110.67

L'ange et la couronne

C'est l'enseigne d'un humble bar de Londres, que M. Pierre Frédéric a pris pour titre de son premier roman. Ce jeune écrivain français, mais qui a des parents belges, a longtemps vécu à Londres et excelle à exprimer l'atmosphère si étrange, et pour nous si mystérieuse, des quartiers populaires de la grande ville. L'histoire qu'il raconte est à la fois très simple et très compliquée. Un vieux marin, Dan Phillimore, rencontre dans un bar de Londres, l'Ange et la Couronne, un mystérieux Chinois qu'il ne reconnaît pas, mais qu'il devine avoir été mêlé à sa vie passée. Et, en effet, un jour, dans une rixe, en Chine, ses marins ont incendié une maison et tué deux femmes, dont celle du Chinois.

Celui-ci se venge d'une façon singulière : il donne au vieux marin un coup de maillet appliqué avec tant de précision qu'il le prive de sa mémoire et, par conséquent, de la faculté de raconter ces belles histoires lointaines qui faisaient tout son prestige sur les habitués du bar, et notamment sur la serveuse, Maisie, que le pauvre Dan aimait.

A ce thème, M. Pierre Frédéric a accroché des analyses d'une psychologie extrêmement fine et d'une grande puissance d'évocation. Son roman porte en épigraphe cette phrase de Vallès : « ... le temps de frapper sur le fond de réverie qui est accroché comme un gong aux parois des cerveaux anglais ». Et, en effet, il en est le commentaire. C'est une sorte d'hallucination lucide. En tout cas, un des trois ou quatre meilleurs romans de l'année.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

Annonces et enseignes lumineuses

Sur la charmante plage de D..., une non moins charmante villa se nomme : « Ma Coquille ».

Un mauvais plaisant a jugé bon de supprimer la troisième lettre du deuxième mot.

“ UN AIR EMBAUMÉ ”

Dernière Création

RIGAUD, 16, Rue de la Paix PARIS

BUSS & C^o

LA MAISON CONNUE
pour vos CADEAUX

— 66, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 66 —

Tous
Objets
de
Choix

Comment parlaient nos pères

Comment donc parlait la petite bourgeoisie de Bruxelles il y a cent ans ? On se le demande, les yeux écarquillés, en feuilletant un volume que nous avons sous les yeux et qui s'intitule : *Flandricisme et Wallonisme* et qui parut à Bruxelles (Imprimerie Rampelberghe, rue de la Fourche) en 1830.

L'auteur, qui signe « un ancien professeur », enseigne qu'on ne doit pas dire *abajoue* pour *bajoue*, *accomplission* pour *accomplissement*, *amelette* pour *omelette*, à *tallarigo* pour à *tire-larigot*, *avant-zhier* ou *avanhier* pour *avant-hier*, *blaffetures* pour *volets*, *horlogeur* pour *horloger*, *vous en avez de l'honneur en bas* pour *cela vous fait honneur*, *aigledon* pour *édredon*, *buvez votre verre dehors* pour *videz votre verre*, *gabriolet* pour *cabriolet* ; l'eau boule, le feu est déteint ; Mathieu Salé pour Mathusalem, honnêtre pour honnête, émoruites pour hémorroïdes, corophone pour collophane, je poudrai pour je pourrai, pain enchanté(!) pour pain à cacheter, lanterne magie, etc.

Suite à la précédente

D'autre part, les *Omnibus du Langage*, qui eurent, à Bruxelles, de nombreuses éditions, portaient des recommandations comme celles-ci :

- « ALORS. — Prononcez *alors* et non *alorce*.
- » BAGARRE, embarras de voitures ; *gabarre*, petit bâtiment naval. Puisque ces deux mots ont une signification si différente, il ne faut pas les confondre.
- » BOIRE. — Dites : le vin est fait *pour être bu* et non *est fait pour boire*.
- » BOULEAU. — Prononcez *bouleau* et non *bouyo*.
- » COURS. — Dites un *cours d'anglais* et non : un *cource*.
- » CUEILLIR. — Prononcez *cueilli* et non *cuillé*.
- » DANS. — Ne dites pas : il a ses souliers *dans ses pieds* ; dites, au contraire : il a ses souliers à ses pieds. »

Evidemment, nous ne parlons plus comme nos bons aïeux ; nous ne disons ni *cuillé*, ni *bouyo*... Et nous n'avons plus guère à nous défier que du *flandricisme* et du *wallonisme* — qui ne sont que les prénoms du *belgicisme*, lequel est le nom de famille.

Mais comme on comprend le mot de cette grande dame parisienne qui, étant venue passer quelques jours à Bruxelles, vers 1845, écrivait à son mari, demeuré à Paris : « Je suis allée hier à la Chambre des députés belge ; j'y suis restée pendant plus d'une heure : eh bien ! le flamand n'est pas si difficile qu'on le croit : j'ai presque tout compris ! »

Gevaert, Edmond Picard et...

les sifflets des locomotives

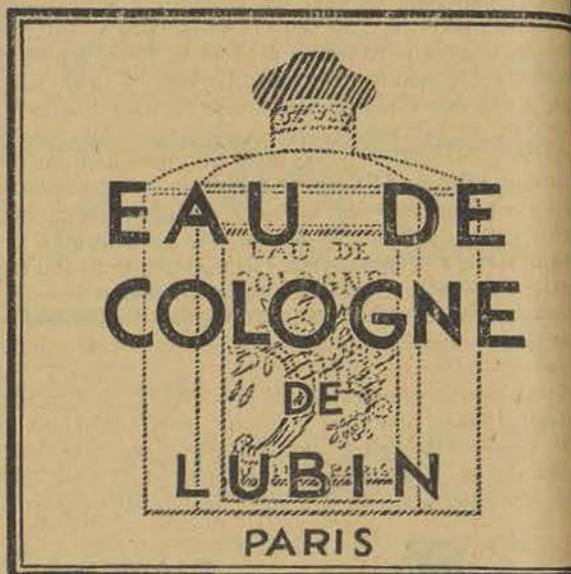
Il n'y a pas mal d'années, hélas ! nous dit un lecteur, j'étais assis, un soir, au balcon du théâtre de la Monnaie, qui était sa place favorite, à côté d'Edmond Picard. Soudain, l'air agacé, il me dit : « J'entends très mal ; je viens de rentrer de Liège, et j'ai encore dans les oreilles le bruit strident et insupportable des quinze ou vingt sifflets de locomotives qui retentissaient à la fois, dans le hall de

la gare. C'est assourdissant, et cela fausse l'ouïe pendant plusieurs heures. Les musiciens et les chanteurs qui ne sont pas habitués à ce bruit, qui ne savent pas s'en défendre, ont souvent été victimes, sans le savoir, de ce bruit. »

Le dimanche suivant, l'*Art moderne* publiait un article sur les bruits des gares, aussi nuisibles qu'inutiles.

Gevaert lit l'article, l'approuve et l'envoie au ministre des chemins de fer, qui était Vanden Peereboom, et qui priant d'interdire le charivari des gares dans la mesure du possible.

Et, quelques jours plus tard, une circulaire ministérielle le faisait réduire aux strictes nécessités du service.



De l'art de taper son prochain

Citons encore, tandis que les souvenirs ressuscités de l'anniversaire de sa naissance ne sont pas refroidis, cette lettre d'Aurélien Scholl, adressée à son ami le presario Briguiboul et qui constitue un modèle de la manière difficile et délicat du tapage.

Paris, 16 décembre 1888

Mon cher ami,

Permetts-moi de te citer quelques fragments de nos mémoires auteurs :

« L'opportunité d'un service en double le prix. » (Vernargues.)

« Ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui. Aujourd'hui sommes là, demain nous n'y serons peut-être pas. » (Lope Vega.)

« Nous verrons, dites-vous ? Heureux homme qui a le temps de voir ! » (Calderon.)

« Ne remettons jamais au lendemain. » (Voltaire.)

« Ce n'est pas tout de savoir attendre, encore le faut-il voir. » (Cardinal de Bernis.)

Occasion, subst. féminin : moment opportun, circonstance favorable. (Dictionnaire de l'Académie.)

« Cet homme avait la manie de m'offrir un parapluie quand il faisait beau, et une canne quand il pleuvait. » (Charles Dickens.)

Certes, je serais heureux, ravi, enchanté d'aller me promener dans tes bras.

Je compte ne pas laisser passer le 15 janvier sans m'offrir ce doux moment. Mais il faut débrouiller mon décompte.

Je m'aperçois que j'ai gagné seize mille francs cette année et que j'en ai dépensé vingt et un mille.

Je voudrais bien te voir à ma place ! Il est vrai que sera pavé d'onyx et de turquoises.

Mais encore faut-il sauter le fossé.

Dans cet espoir, j'ai l'honneur d'être

Ton dévoué

Aurélien Scholl

COGNAC HENNESSY

Garanti: PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.

Film parlementaire

Les histoires de M. De Blicck

Un bon et brave homme qu'était le sénateur De Blicck avait, en réserve pour les heures d'expansion familiale, tout un lot d'anecdotes vécues pendant que l'occupation allemande nous tenait prisonniers dans notre propre pays.

Voici deux qu'il prenait grand plaisir à raconter, non parce qu'il y tenait le rôle principal, mais pour la joie d'avoir roulé le Boche abhorré.

Dans la dernière année de la guerre, le home accueillant et si richement paré d'œuvres d'art situé avenue de l'Astronomie, où le sénateur alostois loyait ses pénates bruxellois, était devenu le lieu de rendez-vous d'un grand nombre de personnalités politiques de tous les partis.

Parlementaires et journalistes de droite, de gauche et d'extrême-gauche s'y coudoyaient ou plutôt y lestaient le coude dans une atmosphère de patriotisme éternel. Car l'hôte ne manquait jamais de corser l'ensemble des conversations en faisant apparaître sur table quelques vieilles bouteilles poudreuses, qu'il débouchait avec respect, en ponctuant ce geste rituel des paroles consacrées d'alors: « Encore une que ces cocos de Prussiens ne nous voleront pas! »

Dans ces réunions, on parlait nécessairement politique, non pas pour se pourfendre ou s'excommunier mutuellement, mais pour trouver des terrains d'entente où la Belgique, que l'on voulait obstinément libre et indépendante, pût rebâtir ses foyers. C'était quelque chose comme le prélude de l'union sacrée, un petit Lophem avant la lettre!...

Comment la Kommandantur eut-elle vent de ces offensives réunions, comment s'imagina-t-elle qu'une réputation révolutionnaire s'abritait sous le toit paisible de M. De Blicck? Demandez-le aux bavards incorrigibles qui vendraient père et mère pour pouvoir dire « en » étaient, cet « en » devenant la sombre ou lumineuse aventure dont ils se disent le héros principal.

Un jour, toute l'avenue de l'Astronomie fut barrée par les polizei, tandis qu'une bande d'agents en civil faisait irruption, revolver au poing, dans la demeure sénatoriale.

Ils trouvèrent M. De Blicck, tranquillement en train de déjeuner, en la compagnie du peintre Montald et du poète Grégoire Le Roy.

Sans sourciller, De Blicck se leva, prit son ton le plus rogue et dit:

« Que signifie cette plaisanterie? Pourquoi dérangeriez-vous ainsi l'un de nos grands artistes et le premier des poètes belges? »

Et de présenter ses convives à l'officier qui conduisait l'expédition. Le hasard voulut que celui-ci eût une belle érudition esthétique. Il s'inclina respectueusement devant les hôtes du sénateur, s'excusa et partit avec toute son escorte, sans demander son reste.

Les flics boches s'étaient trompés d'un jour. La réunion habituelle n'avait lieu que le lendemain. Mais, par surcroît de prudence, on changea de local, ce qui obligea M. De Blicck, obligé de déménager aussi son bourgogne.

Pots-de-vin

Le déménagement de ce bourgogne avait été, lui aussi, un événement.

M. De Blicck possédait, dans les caves de sa maison familiale, environ huit mille bouteilles de vins de toutes marques, quand survint, dans la Flandre, région de l'étape, la fameuse réquisition de tous les produits de la table.

Comment faire pour sauver cette fortune liquide? M. De Blicck connaissait la valeur et la probité des pourchasseurs de réquisitions. Mais encore fallait-il se méfier des gaillards. Ils mangeaient au double ratelier de la fraude et de la concussion.

Voici le trait de ruse qu'il imagina.

Après avoir adroitement cuisiné le « feldwebel » qui lui avait annoncé la réquisition prochaine, il lui annonça froidement, entre quatre-yeux, qu'il lui verserait cinquante pfennig — des pfennig-or, s'entend — pour chaque bouteille qui serait libérée par ce passavant que les Allemands appelaient « freigabe ».

Pour ne pas trop éveiller l'attention des agents du contrôle, il proposa de fractionner le lot de dix mille bouteilles — car il prétendait en posséder autant, alors que ses caves n'en contenaient que huit mille — en expéditions de mille bouteilles chacune.

Et il versa illico cinq mille marks au sous-officier allemand, lequel remit en échange dix bons de libre sortie.

On devine si l'expédition fut prompte et si le contenu des précieux colis fut rapidement disséminé au loin, dans des maisons amies.

Ce que M. De Blicck avait deviné arriva. Le surlendemain, le sous-officier se présente et dit:

« Il y a contre-ordre. Je ne puis libérer que huit mille bouteilles. Il faut nous en laisser deux mille, pour la vraisemblance, et celles-là, je vais les réquisitionner.

— Mille regrets, fit notre sénateur, de son air le plus contrarié, mais tout est déjà expédié, distribué et vendu au loin. Je n'avais d'ailleurs que huit mille bouteilles. Voici les bons pour les deux mille en sur-nombre. Vous me redeviez mille marks! »

— Et ce qu'il y a de plus fort, concluait M. De Blicck en racontant cette histoire, c'est que le voleur m'a rendu mon argent!

Naveté

On commentait beaucoup, dans les couloirs, la « recommandation » pressante, par laquelle la gauche socialiste de la Chambre avait présenté son ours — en l'occurrence, l'ours était M. Hubin — au choix de M. Vauthier, qui n'arrive pas à nommer son gouverneur de Liège.

— A-t-on idée d'une pareille outrecuidance, pontifiait un ancien ministre, très vieille droite. Mais c'est un véritable ultimatum qu'aucun homme d'Etat, digne de ce nom, ne pourrait accepter.

— Ta, ta, ta, riposte un socialiste. Vous n'avez fait que cela. Si vous croyez qu'on ignore qu'à droite vous prononcez des exclusives contre tel adversaire, vous accordez votre appui à telle autre personnalité, et que vous faites marcher vos ministres... et les autres.

— Possible, mais nous ne le crions pas sur tous les toits!

ENQUÊTES
SUR
CONDUITE, OCCUPATIONS
Fortune, Honorabilité, Liaisons

SURVEILLANCES
DES
EMPLOYÉS, SERVITEURS,
ENFANTS PRODIGES, ÉPOUX

DETECTIVE
Maurice VAN ASSCHE
Ex-Policier Judiciaire près les Parquet et Sûreté Militaire
47, Rue du Noyer. — Tél. : 373.52. — Bd Adolphe Max. 68

BRUXELLES

RECHERCHES
SUR
AUTEURS ou COMPLICES de
Vols, Escroqueries, Chantage

RENSEIGNEMENTS
SUR
Honorabilité et Antécédents
d'employés avant l'engagement

Le Jeu des Sept Jours

Union cordiale

JEUDI 19 MAI. — Notre éminent voisin, M. Gaston Doumergue, s'est acquitté à la satisfaction générale de sa glorieuse corvée à Londres. Tous les journaux ont épluché les toasts échangés; ils n'y découvrent aucune chaussette. Il n'y a que les Allemands que cela inquiète un peu, parce qu'ils vivent toujours dans l'espoir que la France et l'Angleterre finiront bien par se déclarer la guerre et que ce serait une excellente affaire pour eux. Belles illusions! Laissons-les à ces ingénus qui, avec toute leur science, leur travail et leur application, ont surabondamment prouvé qu'ils ne comprennent rien, mais rien de rien, à la psychologie des peuples voisins. Et jetons un regard sur nous-mêmes, sur notre nombril gouvernemental. Ce nombril doit être lui-même un peu surpris, car, imprégné à son insu des doctrines ou des idées boches, voici des années et des années qu'il agit en prévision d'une querelle larvée, sinon avérée, entre la France et l'Angleterre. C'est le fin du fin de la diplomatie de nos grands ministres. Jaspas, en son temps, fut superbe en ce genre de toujours croire qu'il pouvait jouer le rôle d'un Talleyrand ou d'un Metternich entre Albion et Marianne. Hélas! hélas! on n'a pas besoin de lui. On se passe de nous. Cela vaut tout autant et ça n'est un peu vexant que pour l'amour-propre de nos grands diplomates.

L'Oiseau blanc

VENDREDI 20 MAI. — Sont-ce bien décidément ses débris qu'on aurait trouvés non loin des côtes d'Amérique? Catastrophe pour catastrophe, puisque celle-ci est acquise et que l'espoir dans la survie des deux héros n'était dû qu'à une volonté de ne pas désespérer même contre toute raison, toute vraisemblance et tout bon sens, voici que l'aventure se terminerait de la façon la plus sublime qu'on puisse imaginer. Les deux hommes auraient lancé la flèche radieuse et victorieuse; ils auraient jeté le câble franco-américain par-dessus l'Atlantique. Peut-être, après cela, n'y a-t-il plus qu'à mourir. Peut-être, l'homme qui a fait une grande tâche doit-il se retirer et laisser à d'autres le soin de la perfectionner ou de la consolider, de faire passer l'invention dans le domaine pratique. Il y a là des lois mystérieuses. Peut-être... Savourons, en passant, ce détail ironique que ce seraient les contrebandiers qui sauraient le mieux ce qui se passe au large des côtes américaines. Ce sont eux qui renseignent évidemment une police qui, malgré la mobilisation de nous ne savons combien d'avions, de vedettes, de torpilleurs, n'avait, jusqu'ici, rien découvert du tout.

L'Autre

SAMEDI 21 MAI. — Il est parti, l'autre, et tout seul. Lindbergh se lance à son tour dans la grande aventure, et comme on a pu faire beaucoup de reproches à Nungesser et à Coli, Lindbergh répète ces mêmes imprudences et même les augmente, puisqu'il est seul: pas de T.S.F., pas de vivres, impossibilité d'atterrir, impossibilité de repartir s'il se pose sur la mer, une simple petite conces-

sion à la prudence: un radeau. Vous voyez ça? un radeau en cas de catastrophe au milieu de l'Atlantique. Eh bien! voilà. Si Lindbergh réussit, on ne lui reprochera pas ses imprudences. C'est, bien entendu, un héros, mais de l'espèce spéciale dont l'héroïsme consiste à se jeter dans un guépier, sans même avoir les moyens d'en sortir. C'est évidemment de l'héroïsme celui qui consiste à sacrifier sa vie. On s'obstine à dire qu'il y a un héroïsme différent: celui qui consiste à écraser moins de sa bravoure désinvoltée et qui, en faisant bon marché de l'existence et de ses joies, ne laisse pas une leçon qui prolonge l'existence, augmente les joies des autres pauvres humains. Tout cela n'est qu'on fait des vœux pour Lindbergh. Cependant Lindbergh s'en va, nous apprenons que les débris trouvés au large des côtes américaines ne sont pas ceux de l'Oiseau blanc. Mais l'Oiseau blanc s'éloigne de plus en plus, comme il s'est éloigné, il y a quinze jours, de l'océan. Il s'enfonce dans une autre brume: celle de l'oubli. Hélas! tous ces grands exploits n'ont que la valeur d'un éclair. Ils vous éblouissent, ils vous frappent de violence, et puis la vie qui ne se passe pas tout le temps au sein des orages ni du tonnerre et des éclairs, reprend son cours. Les gens pacifiques comme vous et moi, et ces gens d'aventures ne sont plus que des incidents oubliés sur la route où vous allez à pied.

L'Autre est arrivé

DIMANCHE 22 MAI. — Il est arrivé, cet autre héros. Lindbergh a vaincu l'Atlantique. Hurrah! bravo! Car il faut applaudir la chance autant que l'héroïsme. Et quel héros! une bonne tête de charmant mauvais garçon il a, ce héros! Nous connaissons un de ses jeunes camarades qui lui ressemble étonnamment et qui, par sport, et dans ses loisirs, héroïquement, à faire la fraude de l'Alcool, a tenté de traverser l'Atlantique.

Vive donc Lindbergh... Mais il faut admirer aussi le peuple parisien qui a refoulé son chagrin, sa douleur pour acclamer l'Autre...

Cependant, la presse Hearst avait annoncé que si Lindbergh débarquait au Bourget, il serait massé par les drapeaux; comment ils influeront sur le destin de la France et de l'Amérique. Ce héros, enfant presque du peuple spontané comme un enfant, s'étrécit devant les diplomates qui ne comprennent sans consulter les diplomates, qui ne savent que s'enregistrer et à suivre.

Les Mutilés belges à Paris

LUNDI 23 MAI. — Autres subtilités. Gouraud, qui a donné de la main gauche l'investiture de l'Épée de la Légion d'honneur au lieutenant belge Heuschen. Autour duquel se sont réunies la foule et le monument des Invalides, Louis XIV, Napoléon sont témoins. Prodigueuse mise en scène. Ces belles visions nous sont nécessaires périodiquement pour nous extraire violemment de ces temps d'argent, de rétrogrades sordides et de veuleries gouvernementales.

Le maître du jour devrait être le mutilé et les hommes verbeux, trop gras, trop décorés. A ce propos, admirez: nos ministres ont des cordons de la Légion d'honneur. Heuschen n'en a pas.

chevalier de cette Légion. L'évêque de Namur a la guerre française. pense à tout cela devant les images des journaux, entent en présence Heuschen et Gouraud.

A Genève. -- On ferme

24 MAI. — C'est la fin d'une conférence économique on peut dire tout et rien. Des mots et des mots ! phrases, d'ailleurs, aussi. Le tout formant vaille que les idées, mais fort éculées. Genève devient un exu verbalisme, qui est une maladie de notre temps. dit tout et le reste, depuis le communisme jusqu'au ratisme, que les nations, sur cette pauvre petite se, et particulièrement dans cette Europe étriquée, interdépendantes. Je crois que nous le savons tous. et pourtant ce qu'on nous démontre à chaque réunion se... Après quoi, on regarde sa montre. Il est que chacun rentre chez soi pour y retrouver sa ou sa petite amie. Ce pendant que la parlotte se ge au vestiaire, on endosse son pardessus. On un gros cigare au bec. sans avoir passé à la caisse, où on est payé en suisses.

Rupture anglo russe

25 MAI. — L'Angleterre a voulu des rela- économiques avec la République des Soviets. Nous ons bien avec les anthropophages, disait Lloyd ge, qui est un gros malin. est, cet homme vertueux, qui fut scandalisé à Bru- parce qu'il y avait de la musique dans son hôtel, trait désinvolte. le rengaine : l'argent n'a pas d'odeur, et les affaires, l'argent des autres. La morale n'a rien à voir là- arait que si ; négligée, elle se venge. La vertueuse, et puissante Albion a des obligations en rapport sa situation. Donnée par elle, le mauvais exemple est plus contagieux. Non seulement elle donna, mais sa. Alliée économique des Soviets, elle fut aussi leur calatrice. est ainsi qu'autrefois elle servait de lieu d'asile à tous préparateurs de régicides et d'attentats. Cela lui valait — très bas — prix, un bill d'indemnité. es les vieux anarchistes d'autrefois avaient des idées me de l'idéalisme, une morale à eux, mais une mo- Leurs crimes comportaient de l'héroïsme et en pre- lieu le sacrifice de soi. Les maîtres de la Russie ourd'hui ne sont que des farceurs...

Nos chemins de fer

de la période d'inflation domine encore beaucoup qui spéculent en Bourse à court terme, au lieu de re- ter un placement solide et de rémunération certaine. le double point de vue, est-il un titre plus attrayant que de nos Chemins de fer ? ement solide, gagé sur la productivité d'un outillage dont eur réelle est bien supérieure au capital qui sert de base ociété Nationale. Celle-ci, créée pour des raisons d'ordre et, mais basées sur le principe de l'industrialisation de tion, est entrée dans la voie des réformes nécessaires. ement sûr : les actions privilégiées ont droit : un intérêt fixe de 6 p. c. payé par l'Etat ; un dividende supplémentaire évalué à 2,70 p. c. e fait un titre qui doit rapporter du 8,70 p. c. net de mpôt et qui n'est encore, aux cours actuels, qu'à quelques au-dessus du pair. recettes du 1er septembre 1926 au 30 avril 1927 (c'est-à- les 8 premiers mois d'exploitation de la société) viennent publiées ; elles atteignent 1,821 millions contre 1,130 mil- pour la période correspondante de 1925-1926.

Petite correspondance

T. T. — Impossible de publier vos deux histoires de nu ; elles pourraient allumer la luxure dans les artères du bourgmestre Plissart, et à quoi Etterbeek serait-il exposé ?...

Remember. — Une grosse pilule, la pipe à Jules ; un réticule ; l'ami d'Abdul ; une tête de snul...

P. Tronquet. — Il se peut bien ; les destins sont impénétrables et nous ne voulons jurer de rien... Mais nous parierions tout de même bien un jambon d'Ardenne contre une collection d'adjectifs de Jules Lekeu que vous ne donnerez pas suite à votre menace de désabonnement. Inutile de nous regarder avec des yeux comme des carreaux de vitre de six francs ; il est plus difficile de se désabonner du Pourquoi Pas ? que de s'y abonner — nous vous le disons froidement, parce que bien des gens nous l'ont affirmé...

René E. — Que le bon Dieu vous patafiole avec vos petits papiers !

Horticulteur. — C'est la faute du Gulfstream ; nous n'y sommes pour rien.

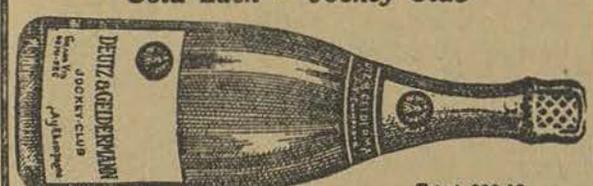
Titic-Live-Arot. — Adressez-vous à l'éditeur de la Symphonie des fromages.

SPÉCIALITÉ DE VOYAGES EN
Danemark, Finlande, Norvège, Suède
CROISIERES FJORDS
(Au Cap Nord de la Norvège — Spitzberg)
MÉDITERRANÉE (HIVER)
par le superbe M/Y Stella Polaris nouvellement construit exclusivement pour
Croisières — Départs juin-juillet-août
Départ d'Ostende ; 11 juin FJORDS et CAP NORD 21 jours
Prix minimum £ 32

AGENCE GÉNÉRALE DE VOYAGES
BUREAU SCANDINAVE
OTTO LANDMARK FILS, Boulevard Adolphe Max, 112;
Etabli à Bruxelles depuis 1888 Organisation de voyages en tous pays
Voyages Particuliers Voyages de Noce
PROGRAMME ET RENSEIGNEMENTS GRATUITS

La MEILLEURE VOITURE
dans la MEILLEURE MAISON
une **CITROËN**
AUX **ÉTAB^{ts}**
ARTHUR
ARONSTEIN
14, Avenue Louise, 14 :: BRUXELLES

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE
Cold Lack — Jockey Club



Téléph 332.10

Agents généraux : Jules et Edmond DAM, 76 Ch. de Vleurgat.

A L'INSTAR DE LA FOUCHARDIÈRE

Un quart d'heure avec Tich Van Snas

— Tiens ! Vous êtes encore une fois là ?
 — Mais oui, Tich. Ça vous ennuie ?
 — Ça m'ennuie pas ; mais vous m'avez eu par la patte, hein ! la semaine passée ?
 — Moi ? Comment cela ?
 — Allez ! allez ! Tu faut pas faire l'ommezel ici. On m'a dit que vous avez été porter mon drame chinois dans une gazette ou qu'y a des mousquetaires !
 — Ah ! oui... en effet.
 — En effet, en effet !... Je vous avais pourtant dit que je te donnais ça entre nous.
 — C'est vrai, Tich ; j'ai fait publier votre drame, mais je vous fiche mon billet...
 — Dites, à propos de billet... Vous avez vu le nouveau billet de dix belgas ?
 — J'en ai vu le spécimen reproduit dans...
 — Dans le *Soir*. C'est comme moi. Ça fait que maintenant, le franc il vaut cinq francs ?
 — Mais non...
 — Han ! mais non ? Est-ce que le belga n'a pas fait remonter le franc ?
 — C'est-à-dire que...
 — Mais qu'est-ce qu'ils racontent, alors, pour des carabistouilles ? Enfin, qu'est-ce que ça est au juste, ce belga ? Est-ce que ça vaut quelque chose, ou bien est-ce que ça vaut maintenant rien du tout ?
 — Ça vaut certainement quelque chose, Tich. Le belga est une valeur fiduciaire qui...
 — Une valeur fiduciaire ? Est-ce que ça va monter aussi fort que la livre sterling ? Entre nous, vous savez, si je serais du ministre des finances, tu verrais quelque chose !
 — Ah ! bah ?
 — Y a pas de : « Ah ! bas ! » Allo, réchésiffliez une fois : on a changé le franc en belga. Pourquoi est-ce qu'ils ont maintenant été chercher ce nom de belga ? Par patriotisme ?...
 — ?...
 — Mais laturlement ! Dans belga, vous rencontrez belge, est-ce pas ? Donc, quand on parlera du belga, on saura tout de suite que c'est notre argent à nous autres.
 — Sôit.
 — A bien, c'est idiot !
 — Vous trouvez ?
 — Je trouve et je prouve : si le gouvernement aurait choisi un autre nom, quelque chose comme... euh !... je sais pas, moi... euh !... allo, quelques chose comme livre sterling... c'est ça : livre sterling...
 — Mais, Tich, la livre sterling est la devise anglaise !
 — Allez ! allez ! Vous pensez sans doute de tenir les cinq minutes avec moi, ici ! La devise anglaise, c'est pas : « Livre sterling », c'est : « Au lit soit qui a mal à s'panse ». Dites, j'ai aussi été à l'école, vous savez... Mais je reviens à mon système...
 — Mais enfin, Tich, on ne peut pas donner à la devise belge le nom de la devise anglaise.
 — Et pourquoi pas ? C'est justement là que mon truc est. La livre sterling monte...
 — Elle ne monte plus : la stabilisation...
 — La stabilisation ? C'est de la kluterà... Donc, la livre sterling monte...
 — Mais, Tich, le belga a précisément été...
 — Ah ! mais, dites ! Est-ce que vous voulez, podfer-Hekke, me laisser aussi une fois parler ? Donc, elle monte...
 — Qui ?
 — Han ! Qui ? Mais la livre sterling, je vous dis.
 — Bon. Admettons...
 — A bien, qu'est-ce qui arrive ?

— Je n'ose y penser !
 — Non ? Il arrive ceci, tiens : c'est que les smés de la Bourse, comme ils ne savent plus reconnaître l'argent dehors de l'argent anglais, vont donner 175 francs pour un franc. Voilà !
 — Puissamment raisonné !
 — Et comme ça, quand le franc vaudra 175 francs (c'est un peu plus que le belga, ça, hein !), on ne plus des pauvres soukeleers obligés d'aller demeurer dans une baignoire, comme ce malheureux Valentin Lepage Ransart. Vous avez lu ça ? Est-ce que ça n'est pas si tant ? Dans le *Soir*, on dit qu'il a égayé sa baignoire des melons...
 — Mais non, Tich : égayé avec des moellons.
 — Ah ! bon... Moi, je me demandais aussi qu'est-ce qu'il pouvait trouver de gai à des melons, celui-là. Vous savez, au *Soir*, il y a des zwanzeurs. Lisez une fois l'article, vous verrez ! Ils disent : « Estropié, voici longtemps par un accident de travail — il était verrier — il a voulu trouver de gîte solide. » Une baignoire, ça est sans valeur liquide ? Ils ont pris le contenant pour le contenu, je pense là à quelque chose. Puisque Valentin était verrier, pourquoi c'est qu'il s'a pas fabriqué une maison de verre, do ? J'ai encore entendu que des gens habitent dans des maisons comme ça ! Ça serait peut-être un peu dur à douffler qu'une bouteille, mais ça vaudrait qu'un peu mieux que sa baignoire. Surtout qu'il est tout seul, que, laturlement, si ce Lepage serait marié, dans sa maison de verre, il ne pourrait pas faire beaucoup de flauskes avec sa femme. Mais il paraît qu'il va aller à la localité.
 — Non ?
 — Oué. Il attend un type qui s'appelle Alexandre, même un peu en retard, Alexandre ; ça fait trois ans qu'il son propriétaire l'attend ; c'est le *Soir* qui marque ça. Vous savez que Diogène Lepage est dans la crôte ?
 — Dame !
 — Si moi je serais de lui, j'écrirais une fois à son schild, le grand savant...
 — Comment ! le grand savant ? Rothschild est un financier.
 — Vous rêvez ! Je vous dis que Rothschild est un grand savant, puisqu'il vient de donner trente millions pour fonder en France un Institut biologique et physico-chimique.
 — Précisément. Si Rothschild était un savant (je veux pas dire par là que c'est un ignorant), il n'aurait pu faire ce don de trente millions, car les savants n'ont jamais de millions. Il ne faut pas confondre les savants avec les banquiers, les boxeurs ou les vedettes de cinéma. Les savants sont de pauvres bougres, et c'est juste s'ils ne logent pas, comme le Diogène de Paris, dans une baignoire.
 — Mais si Rothschild est un financier, comme vous dites, pourquoi c'est qu'il n'a pas donné ses trente millions pour fonder un Institut Boursico-Financier ?
 — Entre nous, est-ce que vous croyez à ça ?
 — A quoi ?
 — A bien, à ce don ! Est-ce qu'il donnerait ça sans intérêt, comme l'autre ?
 — Quel autre ?
 — Comment c'est qu'il s'appelle encore... Ah ! Sa Loewenstein...
 — Vous voulez dire Alfred Loewenstein !
 — Enfin, celui qui voulait prêter cinq cents millions à la Belgique, en lui vendant des actions d'une maison électrique. Ça a qu'à même tourné en eau de boudin. C'est pour ça que je me demande si ces trente millions de M. Rothschild, ça n'est pas aussi une craque...
 — Mais non, Tich. C'est fait... il les a donnés !
 — Allez donc ! Oué ? Ah ! ça, c'est bien... Et c'est qu'on devra lui rendre ?

Chants d'allégresse

Comme l'âme d'Arvers avait son secret et son mystère, elle a son barde. Cet honorable poète ne laisse point passer un événement important sans le célébrer en vers et en tous pieds. Un de nos plus joyeux musiciens montois a écrit ces vers en musique et le tout se chante, le soir, à la Brasserie Universelle, sur la place, un de ces « p'lit's caquets à grandes pintes » que l'on trouve encore à Mons. Le mariage de notre présomptif a nécessairement inspiré le chanfre de la Trouille. Et voici ses dernières « sauteries » telles qu'on les chante à la Brasserie Universelle :

JOYEUSE ENTREE

Chant patriotique

Paroles

de J. Bonnewyn.

Musique

de B. Baïre.

PREMIER COUPLET

O Altesse, vous qui deviendrez notre Reine,
De Suède, la douce brise vous amène;
Nul beau transport ne se brise
De cette bienfaisante brise.

Refrain

A vos augustes personnes
Voilà bien les vœux que l'on forme :
Santé, Postérité et pour la Liberté!

DEUXIEME COUPLET

Plein d'ivresse, notre pays qui vous aime,
Très fier époux que tous nous chérissons de même
Vous ouvre grandes ses portes
En cette joie qui nous transporte.

Refrain

TROISIEME COUPLET

O Souverain, que tout le monde ici prise,
La Belgique n'a que de nobles entreprises;
Et cette douce hyménée
Ne sera pas la moins aimée.

???

C'est incontestablement très bien. Pourtant, osons le dire, nous préférons encore, dans ce genre, le chant patriotique par lequel Alphonse Allais, en collaboration avec Camille Nohain célébra la venue en France de la Famille Impériale de Russie (septembre 1896) et dont voici trois couplets :

(Air: Joséphine elle est malade.)

Empereur-e de Russie
Tu fais bien de venir, car
Tu verras qu'on t'apprécie
Et de toutes parts,
Et de toutes parts,
Nous criérons : « Vive le Tzar ! »

Et toi, bébé moscovite,
Petit' grand'-duchesse Olga
En France reviens-nous vite,
Avec ton papa,
Avec ton papa,
Tu seras notre dada!

En l'honneur de sa nourrice,
Poussons un cordial bravo;
Choisis par l'Impératrice,
Pour son bon lolo,
Pour son bon lolo,
C'est pas toujours rigolo!



Mesdames
Essayez la
dernière création
Joli pas
GEBSY
LE GEBSY
travaillé avec des
rajures élastiques
donne la souplesse
au bas et arrête
les mailles sautées

AGENT G. ALBERTO JACAR 4 RUE LAMBERT COCKS BRUXELLES TEL. 10330
VENTE EXCLUSIVE AUX GROSSISTES

HARKER'S SPORTS

51 RUE DE NAMUR BRUXELLE



LE PLUS GRAND CHOIX - LE PLUS BAS PRIX

LAROCHE (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire M. COURTOIS - TACHENY

AUTOMOBILES

CHENARD & WALCKER

7 - 8 - 10 - 11 - 16 C.V.

et 10 C.V. Sport

18. Place du Châtelain. Bruxelles

On nous écrit

Radiotélégraphie internationale et administration belge

C'est le principal intéressé qui nous écrit :

Bruxelles, le 14 mai 1927.

Cher « Pourquoi Pas ? »,

J'ai, sous les yeux, votre numéro 667 dans lequel se trouve inséré, sous la rubrique « Une histoire invraisemblable », un article relatif à la mission radiotélégraphique internationale et je suis au regret de devoir vous informer qu'il ne s'agit point d'une « histoire invraisemblable » mais bien d'un fait rigoureusement et indiscutablement exact.

En cette époque de désintéressement intellectuel où la valeur d'un homme est proportionnelle à son avoir en banque ou à la carrosserie de son auto, on ne parvient plus à comprendre qu'il existe encore des êtres qui sacrifient sans compter leur foyer, leurs aspirations, leur vie peut-être, en un mot, tout ce qu'ils ont à cœur, pour la réalisation d'une œuvre scientifique.

On les admire mais on ne les comprend pas.

Vous terminez votre article par une réflexion dont vous ne pouvez comprendre toute l'exactitude : le ministre attendrait-il que le projet soit soufflé à notre compatriote par un Allemand ou un Américain...

Peut-être. J'ajouterai simplement que la Société Téléfunken de Stuttgart m'a offert comme subsides une somme qui se trouve être égale à la moitié du capital nécessaire pour ce voyage de cinq ans et que si j'ai refusé une telle participation c'est que je n'ai point voulu que par un apport supérieur à d'autres. L'Allemagne se place en premier rang, dans une entreprise qui bien qu'internationale reste et veut rester due à l'initiative d'un Belge.

Il suffit donc qu'un Allemand, à la fois jeune et capable se décide à tenter la réalisation de cette performance scientifique pour que la société en question se mette à sa disposition et lui accorde le soutien nécessaire tant au point de vue matériel qu'au point de vue moral.

DELATTE, José.

Officier radiotélégraphiste breveté.

On nous fait un petit sermon

Comme n'importe qui et comme n'importe quoi, l'Égypte est vue de différentes couleurs, selon que l'on chausse des béquilles de couleur rose, de couleur verte ou de couleur noire.

Pourquoi Pas ? ayant fait tinter la cloche pessimiste, l'optimiste répond. Par souci d'équilibre, citons quelques-unes des paroles de ce docteur Tant-Mieux :

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Le nationalisme parlementaire amène certainement de braves politiciens à dire des énormités et il est évident que les Égyptiens voudraient pouvoir faire sans les Européens, en matière administrative, surtout, mais cela ne se fera pas si vite que cela !

Les rapports personnels des Égyptiens avec les Européens sont empreints de beaucoup d'amabilité et le grand commerce et l'industrie qui sont presque exclusivement entre les mains d'Européens y prospèrent.

Ne parlons donc pas en mal du pays qui nous donne une hospitalité si grande.

Alors que nos représentants diplomatiques et consulaires et nos compatriotes qui ont des situations « très en vue » déploient des efforts considérables pour développer nos relations économiques avec l'Égypte, certaines personnes croient se rendre intéressantes en créant, bien involontairement sans doute, une atmosphère peu agréable qui ne peut que nous nuire.

Hippocrate a dit toujours oui, et Gallien dit non...
Oui ou non !

De l'emploi de notre pauvre argent

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

À la fin d'un congrès ouvrier quelconque, notre gracieux premier ministre du travail a prononcé des paroles mémorables : La situation financière de la Belgique devient meilleure, on

prévoit pour le trésor des excédents de recettes. D'aucuns devraient en profiter pour dégrever un peu le contribuable chargé d'impôts; tel n'est point l'avis de M. Wauters; il profiterait de l'aubaine pour étendre les œuvres sociales, au profit de la classe ouvrière.

Oh! non, par exemple, c'est très joli les œuvres sociales, mais en avons assez de cette façon d'organiser la lutte des classes et nous savons par expérience ce qu'elles coûtent; les œuvres sociales? Cela commence par quelques tout petits millions, une paille — mais ils se gonflent bientôt et la moindre d'elles serait parfaitement capable, après avoir absorbé les milliards encore hypothétiques du trésor, de rouvrir l'ère des déficits.

Commençons d'abord, s'il vous plaît, par atténuer les charges fiscales, ces impôts incongrus qui nous condamnent à la misère.

Très juste... Puis, la vie chère détruit les œuvres sociales et tout est à recommencer. Faites donc d'abord, la Belgique un pays où on puisse travailler, manger, vivre en paix!

Reversibilité flamando-wallonne

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

J'ai lu dans un de vos numéros l'histoire invraisemblable de Woluwe et de Marchin. Il en est une autre non moins savoureuse : celle de l'École française moyenne des Pupilles de Marneffe.

Cette école est supprimée pour la troisième fois pour être créée en pays flamand, à Saffraenberg (Saint-Trond). Ce même a été joué à l'École française primaire des Pupilles de Bouillon qui, déjà dès août dernier, a été transféré à Saffraenberg. Les locaux de Bouillon tombent en ruines. Ceux de Marneffe sont mis en vente et sont destinés à subir le même sort. On ne trouve pas acheteur. Mais, qui se rendra acquéreur moins que ce ne soit pour une croûte de pain) de ces locaux qui ne peuvent servir que pour une école?

Une autre question se pose : Pourquoi laisse-t-on l'École flamande moyenne à Alost! Pourquoi, elle aussi, n'est-elle pas transférée au Saffraenberg!

Pourquoi les Wallons ne peuvent-ils pas avoir leurs écoles françaises en pays wallon!

La solution cependant serait simple : Laisser à Alost l'École flamande moyenne en y ajoutant une classe primaire flamande et laisser à Marneffe l'École française moyenne en y ajoutant une classe primaire française. Saffraenberg trouverait plus facilement acquéreur que Marneffe. L'État y perdrait moins tout le monde serait content, mais... »

Evidemment. Mais... ce serait trop simple!

Dancing SAINT-SAUVEUR

le plus beau du monde

CHEMINS DE FER DE L'EST

Billets d'aller et retour individuels pour stations balnéaires, thermales et climatiques

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est a l'honneur de former le public que les billets d'aller et retour individuels à prix réduit et à longue validité, afin de permettre de séjourner au moins quinze jours dans des stations balnéaires, thermales et climatiques, sont délivrés sous certaines conditions de parcours : Du 8 mai au 25 juin et du 20 août au 30 septembre au départ de toutes les gares françaises, à destination des stations thermales et climatiques du réseau de l'Est, et au départ de toutes les gares du réseau de l'Est à destination des principales stations thermales et climatiques des autres réseaux du 1er juin au 30 septembre, à destination des principales stations balnéaires.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser aux gares des grands réseaux ou au service commercial de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, 13, rue d'Alsace, à Paris.

Chronique du Sport

« Je l'avais bien dit qu'il réussirait ! » proclament les oracles à « retardement », maintenant que l'in-vraisemblable exploit est victorieusement accompli.

Mais, en réalité, personne ne croyait que Lindbergh réussirait à traverser l'Atlantique, seul à bord d'un avion monomoteur.

On ne croyait pas au succès de ce raid, qui défiait en même temps que la raison, la compréhension humaine, parce que celui qui allait l'entreprendre avait vraiment trop peu d'atouts en mains pour gagner la partie.

Il avait tout d'abord contre lui les éléments : le brouillard persistant dans la région de Terre-Neuve, les vents dérivants entre Terre-Neuve et l'Irlande, la grêle, la pluie, les bourrasques ; il était à la merci d'une panne de moteur, d'un arrêt de son unique magnéto, d'un encrassement de bougies, de la rupture d'une tuyauterie. Sans compagnon de route, pour l'aider matériellement ou l'encourager moralement, il devait non seulement surveiller constamment ses instruments de bord, piloter sa fragile machine aérienne, conduire son moteur, mais encore se diriger, repérer sa route, ne pas s'écarter de la ligne droite qui lui était imposée sous peine de mort, et se montrer assez fort, physiquement, pour garder toute sa lucidité, le libre contrôle de ses gestes, malgré l'impérieux besoin de sommeil qui, à certains moments, semblait devoir le terrasser, malgré l'engourdissement de tout son corps immobilisé, sanglé, sur un siège inconfortable, dans une étroite cabine mal aérée.

Représentez-vous bien la situation de cet aviateur coincé trente-quatre heures durant entre les fragiles parois d'un bolide lancé à près de 170 kilomètres à l'heure, abruti par le bruit assourdissant d'un moteur de 300 HP tournant à grand régime et n'ayant pour tout horizon que l'immensité désertique du ciel et de l'Océan !

Il pouvait s'endormir, il pouvait s'écarter de sa route, avoir des crampes dans les membres et se trouver tout à coup incapable de poursuivre la tâche commencée... Il pouvait aller finir son raid dans les flots, qui auraient éternellement gardé le secret de sa fin tragique ou, en envisageant pour lui un sort meilleur, atterrir sur le continent, en un point fort éloigné du but de son voyage.

Mais non, Lindbergh n'a pas eu sommeil, il n'a pas eu de crampes, dans les pieds rivés au palonnier ; il n'a pas eu faim, il n'a pas eu soif, il n'a pas eu froid. Il a vaincu l'Atlantique et les mauvais génies à force de volonté, d'audace, de ténacité et d'optimisme !

Un exploit de cette envergure ahurit le monde ; il stupéfie bien davantage encore ceux qui connaissent les difficultés de la navigation aérienne au-dessus de la mer.

Sadi Lecointe, qui passe pour ne jamais s'étonner, disait après l'arrivée de Lindbergh au Bourget : « C'est formidable, je trouve ça fantastique, vraiment extraordinaire. Ce type qui part tout seul pour 6,000 kilomètres et qui arrive exactement au terrain d'atterrissage assigné est un as ! Il a renversé toutes les théories qui voulaient qu'un départ dans de telles circonstances soit voué à l'échec. Au point de vue sportif, c'est ce qui a été fait de mieux jusqu'ici ; c'est du Gerbault, en plus grand, en plus beau. »

Et cette comparaison entre le « navigateur solitaire » qui fait le tour du monde seul à bord d'une coquille de noix, et l'admirable « flying fool » — le fou qui vole, ont surnommé Lindbergh ses compatriotes — qui d'un saut franchit l'Atlantique, devait en effet s'imposer à l'esprit.

Ce raid fantastique doit être considéré comme un premier jalon vers des liaisons plus régulières entre les deux continents.

A partir du moment où, en juillet 1909, Louis Blériot eut traversé la Manche, plusieurs années s'écoulèrent avant que, par la voie aérienne on la traversât régulièrement, commercialement.

Peut-être en sera-t-il de même pour la traversée de l'Atlantique, et peut-être cherchera-t-on d'abord une escale intermédiaire qui pourrait être, d'ailleurs, une île flottante.

Mais, ce n'est plus là, comme l'on disait hier, le problème de demain, c'est le problème d'aujourd'hui, en partie résolu par Lindbergh, le plus admirable fou de notre époque.

Victor Boin.

FIAT

Tarif en baisse

503 - Taxé 11 CV

Châssis	Fr. 27,800
Torpédo	Fr. 36,700
Conduite int. luxe, 4 port. 5 places .	Fr. 41,750
Conduite int. souple. 4 port. »	Fr. 39,950

509 - Taxé 8 CV

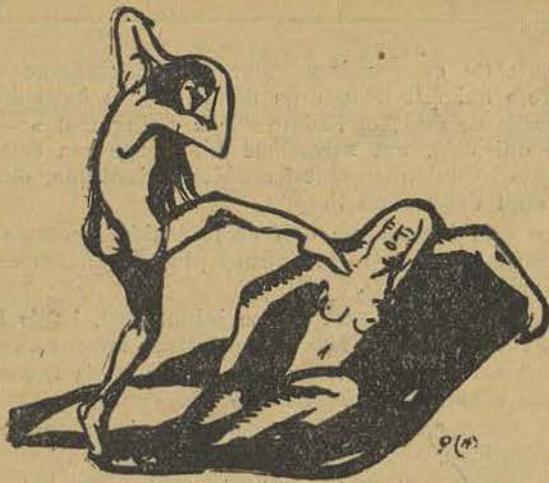
Spider luxe	Fr. 26,900
Torpédo luxe 4 portières	Fr. 28,900
Torpédo 2 portières,	Fr. 26,500
Conduite intérieure	Fr. 30,900
Cabriolet	Fr. 29,800

Livrée avec les accessoires les plus complets : 5 pneus, 4 amortisseurs, montre, compteur, klaxon, ampèremètre et indicateur d'huile électrique, outillage, etc.

- AUTO-LOCOMOTION -

35, 45, rue de l'Amazone, BRUXELLES.
Téléphone : 448.20 — 448.29, — 478.61.

Salon d'exposition : 32, avenue Louise
Téléphone : 269.22



Le Coin du Pion

De la *Nation belge* (22 mai) :

L'AMNISTIE A DU PLOMB DANS L'AILE. — Si les « minus habens » que le parti socialiste et le parti communiste ont envoyés au conseil communal.

Faudrait-il pas habentes ? Cela se peut discuter.

???

De l'*Avenir belge* du 27 mai 1927 (résumé du roman *L'Ecorché*, par Robert de Traz ; c'est signé Paul Serminé) :

« Il exerce sa volonté en montant une jument rétive et capricieuse. La jument le jette à-bas ». Qu'importe ! il cherchera quelque exploit plus difficile encore. Et le hasard va le lui fournir.

Au cours de médecine « il remonte une jeune russe », Olga, dont il devient l'amant. Cette Russe a déjà appartenu à d'autres.

Voilà un héros qui monte, remonte et démonte beaucoup...

???

Du *Peuple* :

L'activité de l'aérodrome de Bruxelles, en mars, se traduit par les chiffres suivants :

Nombre d'avions : elaoïn sdrétu sd

Au départ : 145 avions, avec 359 passagers, 20,986 kilos de marchandises et 2,265 kilos de courrier postal .

Elaoïn sdrétu sd tant que ça ? Pas possible !

???

De la *Dernière Heure* du 22 mai, en faits divers :

Pendant une courte absence de M. Deneubourg, négociant, à Forest, un audacieux malfaiteur a pris la fuite, samedi vers 9 heures du soir, avec l'automobile qu'il avait laissée devant un établissement de la place de la Monnaie.

On peut s'étonner de ce qu'un audacieux malfaiteur ait laissé ainsi stationner son auto sur une place publique...

???

EXTINCTEUR



**TUE le feu -
SAUVE la vie**

???

Du *Soir* du 23 mai :

On ne le savait pas, mais c'est à Furnes que Lindbergh connut le mieux la gloire. Le *Soir* dit :

Après avoir signé sur le livre d'or de l'Aéro-Club de Furnes, on présenta à Lindbergh les membres de la Presse, qui l'ont chaleureusement acclamé. Des discours furent prononcés par M. Flandin, qui a remis à l'aviateur américain la médaille d'or de l'aéronautique. Puis l'ancien sous-secrétaire d'Etat à l'aéronautique a lu un télégramme de Santos Dumont. Ainsi, etc...

Et tout ça à Furnes ! Que ne nous avait-on prévenus ! Nous y aurions été voir.

De l'*Indépendance* du 16 mai 1927, à propos de l'inauguration du monument Gevaert :

La cérémonie a commencé par la chorale de Bach.

Nous connaissons la chorale de Frameries et celle de Petite-Voix — mais celle de Bach, disons-le froidement, nous était inconnue.

Plus loin, même article :

Le buste se dresse sur une colonne en marbre... qui surmonte le centre d'une vasque hexagonale (sic) en granit dont l'écusson reflète un mur vertical où on lit le texte suivant : « 1828, F. A. Baron Gevaert 1908 . Quentin Durward, Artevelde, Veni l'Avenir. La musique dans l'antiquité. Traité d'harmonie et d'orchestration ».

D'orchestration ! Le vieux musicologue a dû en frémir dans sa tombe !

???

Du *Petit Journal illustré* du 1er mai :

Blois fut, au XVI^e siècle, le véritable siège de la royauté. Louis XII y naquit en 1642 et, retenu plus tard par le charme alanguissant de la plantureuse vallée de la Loire, en fit son séjour préféré. Sa seconde femme, Anne de Bretagne, y mourut en 1514. Dans les débuts de son règne, François I^{er} suivit l'exemple de son beau-père et resta à...

Louis XII ? En 1642 ?... Ça ne va pas !

???

Du *Journal* du 5 mai :

M. Orteig, qui promet une prime de 25,000 dollars à l'aviateur qui ferait le premier la traversée de New-York-Paris, est un homme d'une cinquantaine d'années, dont les traits, d'une rudesse tout américaine, sont éclairés « d'un regard très français ».

Un regard très français ? *Quesaco* ? Jadis, le bon Coppée eut un grand succès pour avoir écrit : « La pomme de terre, ce légume au goût si français... »

???

De la *Gazette*, à propos du conflit anglo-soviétique :

C'est surtout depuis que cet âne botté d'Herriot a fait reconnaître les Soviets par la France que le mouvement communiste y a acquis une intensité prodigieuse.

Depuis les contes de Perrault, on connaissait, en France, les chats bottés. Nul ne prétendra qu'Herriot, ancien normalien, soit un âne botté, mais peut-être, tout de même, sent-il aujourd'hui où le bât le blesse...

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 500,000 volumes en lecture. Abonnements 3^{fr.} par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix 12 francs. — «auteuil numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 115.22.

???

Du catalogue de l'établissement horticole L. H., à Bruxelles, ce joyeux lapsus typographique :

La maison se recommande spécialement pour ses fournitures à des prix défiant toute confiance.

???

La *Nation belge* — d'autres journaux aussi, à l'occasion — qualifie les évêques (funérailles de l'évêque de Gand) de princes de l'Eglise. Nous est avis que les seuls cardinaux sont princes de l'Eglise.

???

De la *Gazette*, au sujet de M. Ignace Sinzot, député de Mons :

Une coquille qui a fait de M. Sinzot un ancien président de la République en l'appelant insidieusement Guizot, s'est glissée dans notre articlelet d'hier intitulé « Enfin ! ».

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Guizot, président de république ? Où ? Quand et comment ? C'est une supercoquille. En tout cas, président de République ou président du Conseil, l'idée est fort flatteuse pour l'honorable M. Sinzot.

REPETERONS - NOUS

★ pour la millième fois qu'une bonne huile pour automobile prolonge la vie d'un moteur et que, pour être bonne, une huile doit être pure? A quoi bon, vous savez aussi bien que nous.

★ Mais nous vous dirons à quoi on reconnaît, au premier coup d'œil, qu'une huile est réellement pure, parce que cela vous ne le savez peut-être pas.

★ Plus une huile de graissage est raffinée, plus elle est limpide et plus le raffinage est parfait, plus le pouvoir lubrifiant est considérable.

★ La belle couleur d'or, spéciale aux huiles TEXACO, leur magnifique limpidité, sont la preuve de leurs hautes qualités grâce auxquelles, non seulement elles suppriment les dépôts de carbone dur, mais encore font faire de sérieuses économies en retardant l'usure du moteur et en diminuant les frais de réparations.

Continental Petroleum Company S. A.

55, Avenue de France, ANVERS

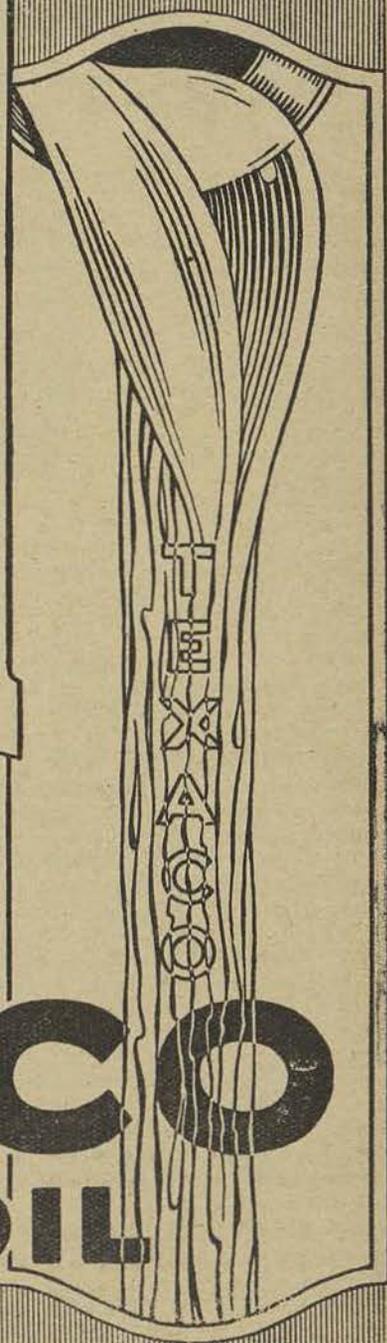
*Seule concessionnaire des produits Texaco fabriqués par
The Texas Company, U. S. A.*

**Demandez nous notre guide de graissage.
Nous vous l'enverrons sans frais.**



TEXACO

MOTOR OIL



Le Centenaire de la Banque d'Anvers

La Société Générale de Belgique a célébré son centenaire en 1922. En 1927, sa succursale, la Banque d'Anvers a, à son tour, franchi le cap marquant son premier siècle d'existence. Cet anniversaire a été fêté par de grandes solennités auxquelles la présence du prince Léopold a donné un éclat particulier.

Il y a eu successivement une réception des membres anversoises du conseil d'administration, à l'Hôtel de ville, où M. Casteln, vice-président, répondant aux félicitations du bourgmestre Van Cauwelaert, lui a remis un chèque de cent mille francs pour les pauvres d'Anvers; une réception de S. A. R. le prince Léopold, dans le hall de la Banque d'Anvers, au cours de laquelle le duc de Brabant a congratulé les employés les plus âgés et les plus méritants, puis un magnifique banquet de 1.200 couverts dans la magnifique salle de la Bourse d'Anvers, où s'étaient rendus à pied, au milieu de l'ovation populaire, le prince et les hautes personnalités du monde gouvernemental, bancaire, commercial et maritime qui lui faisaient escorte.

La presse quotidienne a rendu compte en détail de ces brillantes festivités et publié l'analyse des discours prononcés au banquet par M. Jadot, président de la Banque d'Anvers et gouverneur de la Société Générale — auquel a répondu S. A. R. le prince Léopold — ainsi que par MM. Jaspard, premier ministre, Franck, gouverneur de la Banque Nationale, Van Cauwelaert, bourgmestre d'Anvers, Sergent, président de la banque de l'Union Parisienne et De Ridder, au nom du personnel de la Banque d'Anvers.

Nous empruntons au discours de M. Jadot les très intéressants renseignements ci-après :

La Banque d'Anvers, comme la Société Générale dont elle est issue, est une des rares entreprises belges ayant une existence aussi ancienne que celle du royaume de Belgique.

Elle est la première en date et en importance du groupe imposant d'établissements de banque créés successivement dans le pays par la doyenne de nos sociétés de banque.

La Société Générale, fondée en 1822, installa dès l'année suivante une agence à Anvers. Le renouveau d'activité que connut bientôt la place d'Anvers amena, en 1826, la transformation de cette agence en une succursale pourvue d'un statut plus autonome.

Le nouvel organisme, qui reçut le nom de Banque d'Anvers, commença ses opérations le 1er janvier 1827, et cette date marquée à proprement parler l'origine de l'établissement dont nous fêtons aujourd'hui le centième anniversaire.

Il n'est pas possible de rappeler ici l'histoire de la Banque d'Anvers au cours de son premier siècle d'existence.

Un Mémorial Jubilaire intitulé « Coup d'œil sur l'histoire financière d'Anvers au cours des siècles » et dû aux savantes recherches de M. Fernand Donnet, présente l'histoire touchante de toutes les manifestations financières qui se sont produites à Anvers depuis ses origines connues. En égard au rôle important joué de tous temps par cette place dans le système financier des Etats ayant constitué notre pays, ces manifestations se confondent en quelque sorte avec l'activité financière nationale. Le chapitre final est consacré à la Banque d'Anvers.

A diverses époques, et notamment dès le XV^e siècle, nos gouvernants étaient aux prises avec les difficultés résultant des variations continuelles de la valeur des monnaies. Déjà à cette époque, ils avaient le souci d'assurer la régularité des transactions commerciales par la stabilité monétaire.

On trouve les premières traces d'opérations financières organisées dans les débuts du XIV^e siècle. La création des tables de prêts d'abord, des comptoirs de change ensuite constitue l'embryon de nos banques modernes.

Le XIV^e siècle apporte une véritable révolution économique dans nos provinces. Le crédit prend son essor. Anvers connaît une activité prodigieuse, qui en fait le principal marché et le premier centre financier du monde. Une réaction sévère interrompît cet élan et il faut attendre le milieu du XVII^e siècle pour revoir une activité bancaire de quelque importance.

On peut dire que la fortune commerciale d'Anvers date de l'accalmie politique qui suivit la période troublée de 1794-1815. Elle ne tarda pas à se développer avec une rapidité extraordinaire pour atteindre progressivement la prospérité actuelle. La mise en œuvre des grandioses et superbes installations maritimes en voie d'achèvement apportera à cette prospérité son plein épanouissement, car, nous y comptons les difficultés actuelles au sujet du régime futur de notre fleuve doivent recevoir une solution fondée sur la justice et l'équité.

La Banque d'Anvers s'est toujours efforcée de participer dans la plus large mesure à ce développement, et elle n'a cessé d'étendre son activité suivant les exigences de l'évolution des affaires. Dotée à l'origine de moyens limités et liée par des règlements prudents, nécessaires d'ailleurs à l'époque où commençait ses opérations, elle dispose actuellement d'immenses capitaux qui lui permettent de dispenser largement son concours dans tous les domaines de l'activité financière.

Outre les opérations commerciales et maritimes se rattachant à son activité locale elle entretient depuis longtemps un courant d'affaires considérable à l'extérieur, notamment dans les pays de l'Amérique du Sud.

L'absorption par elle, en 1919 de la Banque de l'Union Anversoise, et en 1924, du Crédit Mobilier de Belgique a élargi notablement son champ d'action.

La Banque d'Anvers peut revendiquer le mérite d'avoir tenu, au cours de sa longue existence, adapté ses activités aux circonstances économiques. C'est le secret de sa situation actuelle très prospère et ce sera aussi sa préoccupation constante dans l'avenir.

Impossible de citer tous les hommes éminents qui ont contribué à cette prospérité; évoquons la mémoire de deux de ses principaux artisans : Alfred Havenith, qui lui consacra le meilleur de son esprit d'initiative et de son intelligence de affaires; Maurice Gevers, que la mort a enlevé récemment sans lui permettre de voir l'apothéose de l'établissement auquel il avait voué une admirable carrière de près de cinquante ans. Leur souvenir restera lié à la phase brillante de l'heureux développement de la Banque d'Anvers.

Qu'il soit permis de soulever devant les représentants les plus autorisés du monde des affaires de la métropole, une question très importante pour l'avenir économique du pays.

On a célébré à juste titre, le miracle de notre relèvement industriel; on reconnaît aussi le développement incessant du port d'Anvers; on se plaît à constater les progrès considérables de l'œuvre coloniale; on se réjouit de même de la restauration des finances publiques et de la stabilité monétaire. Ce sont autant de facteurs de notre renaissance économique au lendemain du grand cataclysme.

N'oublions pas le rôle prépondérant joué par Anvers, place commerciale et financière du XVI^e siècle. D'autre part, on se souvient de l'activité intense que connut Anvers dans les dernières années qui précéderent la guerre; cette place était alors, comme jadis, un marché et un centre financier en vue dans le monde.

Une des conséquences indirectes de la guerre et de l'instabilité monétaire qui en résulta pour notre pays, fut d'amener certains déplacements d'activité qui réduisirent sensiblement le mouvement des affaires de la place d'Anvers.

La stabilisation de notre devise sur des bases solides et définitives permet désormais de rendre à Anvers son rayonnement commercial et financier à l'étranger. Il appartient aux grandes maisons anversoises de réaliser cette œuvre d'une haute portée économique; elles sauront tirer parti des avantages qu'offre notamment notre production industrielle répétant notre expansion coloniale, notre port fameux. La place d'Anvers dispose de moyens puissants qui représentent les fruits accumulés d'une longue et opiniâtre activité; elle peut être assurée que, de leur côté, les banques belges l'aideront dans toute la mesure de leurs propres moyens.

Société Parisienne pour l'Industrie des Chemins de fer et des Tramways Electriques

Les comptes de 1926 qui seront soumis à la prochaine assemblée du 19 mai accusent un bénéfice net distribuable de 5 millions 983,319 francs au lieu de fr. 5,168,322.05 pour 1925.

Le conseil proposera de fixer le dividende de l'action au même taux que l'an dernier, soit 16 francs brut. La part bénéficiaire recevra fr. 20.20 brut au lieu de fr. 20.80 brut.

En 1925 le dividende de 16 francs de l'action, de capital réglé net d'impôts français par fr. 9.75.

Quant au dividende de la part bénéficiaire de fr. 20.80, il n'a pas été mis en paiement, les impôts français qui devaient charger ce coupon s'élevant à fr. 29.56.

Voici la comparaison des comptes des deux exercices

	1926	1925
Revenus du portef., int. des disponibilités et des comptes courants, bénéf. des divers travaux entrepris	fr. 5,983,442.38	5,975,697.39
A déduire :		
Frais génér. et d'administrat. centrale et impôts divers	974,102.27	853,449.04
Bénéfice net	5,019,340.11	5,122,248.25
Report de l'exercice précédent	88,978.89	46,073.70
Bénéfice à répartir	fr. 5,098,319.—	5,168,322.05
Répartition :		
10 p. c. réserve légale	fr. 250,467.—	256,112.41
Div. 4 p. c. au capital	2,600,000.—	2,600,000.—
Conseil d'administration	144,598.93	143,230.75
Div. aux actions	1,560,000.—	1,560,000.—
Parts bénéficiaires	520,000.—	520,000.—
Solde à reporter	23,253.07	88,978.89

Fr. 5,098,319.— 5,168,322.05

Les statuts fixent la répartition des bénéfices de la façon suivante :

D'abord le prélèvement de l'intérêt de 4 p. c., soit 10 francs par action. Sur le surplus des bénéfices répartis, après attribution des tantièmes, 75 p. c. reviennent aux actions et le titre de second dividende, 25 p. c. aux parts bénéficiaires.

	Actions		Parts bénéficiaires	
	Brut	Net	Brut	Net
1926	fr. 16.—	?	20.20	?
1925	16.—	9.75	20.80	—
1924	16.—	12.75	20.80	11.71
1923	16.—	13.41	16.—	12.51
1922	15.—	12.75	13.33	4.15
1921	10.—	4.—	—	—
1914 à 1920	—	—	—	—
1913	15.—	13.65	13.30	11.75
1912	15.—	13.65	13.33	11.85
1911	15.—	13.70	13.33	12.—
1910	15.—	13.70	13.33	12.05
1909	15.—	13.80	13.33	12.10
1908	15.—	13.90	13.33	12.10

Rappelons qu'au cours de l'exercice 1924, la Parisienne a porté son capital de 50 à 65 millions de francs, par la création de 60,000 actions nouvelles de 250 francs, ce qui a porté le nombre des actions de capital à 260,000. On sait qu'il existe en outre 25,000 parts bénéficiaires.

Les actions nouvelles ont été émises en avril-mai 1924 au prix de 270 francs, la prime comprenant l'intérêt d'assimilation des revenus de l'exercice 1924.

La moitié des titres nouveaux émis ont été mis à la disposition des détenteurs des actions anciennes (3 actions nouvelles pour 20 anciennes) et l'autre moitié à la disposition des détenteurs des parts bénéficiaires (12 actions pour 10 parts).



NASSER

Champoing liquide tout préparé
3 GOUTTES
ET ÇA MOUSSE !!!

LE NASSER se vend en flacons :

N°	pour	6 champoings	3 Francs
1	"	"	"
2	"	"	5 "
3	"	"	9 "
4	"	"	16 "
5	"	"	30 "
6	"	"	50 "

Si votre fournisseur n'a pas encore de **NASSER**, envoyez-nous un mandat-poste et nous vous enverrons immédiatement le flacon demandé.

ETABLISSEMENTS FÉLIX MOULARD

Rue Bara, 6, BRUXELLES

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique,
Le plus rationnel,
Très solide,
Extra souple,
Résistant à la pluie,
Lavable à l'eau,
Garanti bon teint,
Ne pèle pas à l'usage,
Chrome pur,
Tanné par un
procédé spécial
et exclusif.



The most efficient,
Exceptionally light,
Splendid wear,
Delightfully soft,
Rainproof,
Can be washed,
Fast dyed,
Will not peel off,
Pure chrome,
Tanned by an
exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN,, Breveté

The
Destroyer's Raincoat
C.O.

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Izelles — 40, rue Neuve
Exportation : 229, avenue Louise

ANVERS

GAND

CHARLEROI

OSTENDE

9, place de Meir

29, rue des Champs

25, rue du Collège

13, rue de la Chapelle

PARIS

LONDRES